

ANNALES
DE LA
PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES
PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE

CENT VINGT-SIXIÈME NUMÉRO

OCTOBRE 1918



MONTRÉAL
ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 249 est, rue Lagauchetière
1918

Permis d'imprimer :

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Exeu

Lettre c

JAI eu
à tr
voyage vo
Mais av
Josepho P
à bicyclett
me porter
marais.

Mouribe
Kabowa, p
baptisé au
collège de
de notre st
que sa cur
Il eut l
nos Pères
grande bie

AFRIQUE

Excursion apostolique au Bourouli

AU CŒUR DU CONTINENT NOIR

Lettre du R. P. JOSEPH DÉRY, des Pères Blancs

J'AI eu le plaisir de faire une assez longue excursion à travers le Bourouli et je pense que le récit de mon voyage vous intéressera.

Mais avant de commencer, il faut que je vous présente Josepho Petro Moubirou, qui doit m'accompagner partout, à bicyclette comme à pied, servir ma messe, et, au besoin, me porter sur ses épaules au passage des rivières et des marais.

* * *

Mouribou est le fils d'un petit chef protestant. Né à Kabowa, près de la capitale de l'Ouganda, en 1898, il fut baptisé au temple sous le nom de Jonathas et instruit au collège de Namirembe. Plusieurs fois, il était passé à côté de notre station de Nandéré ; mais ses préjugés, plus forts que sa curiosité, l'avaient empêché de venir nous voir.

Il eut l'occasion de voyager en la compagnie de l'un de nos Pères, qui, frappé de ses qualités, lui témoigna une grande bienveillance et finalement lui dit :

“ — Mon cher enfant, comme je serais content de te voir catholique ! ”

Cette parole toucha Moubirou, et il se mit à fréquenter assidûment les missionnaires.

* * *

Peu de temps après, j'étais nommé à Moulajjé. Moubirou vint me saluer et je remarquai immédiatement la beauté des sentiments dont il était animé. Je lui parlai du ciel, du bon Dieu, de la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais j'hésitai tout un mois avant de lui parler de conversion : les âmes sont si délicates ! Enfin un soir, sous l'inspiration du Sacré-Cœur, je lui dis doucement à l'oreille :

“ — Mon cher Moubirou, seras-tu toujours Jonathas ? ”

“ — Il n'y a plus de Jonathas ! me répondit-il. C'est toi qui me donneras un autre nom, et cela bientôt. ”

La conversion était décidée.

Pendant six mois, chaque jour, je passai une demi-heure avec lui, le catéchisant, le consolant des persécutions de sa famille, admirant son intelligence, sa douceur et son amour pour Notre-Seigneur.

Enfin, le croyant suffisamment renseigné sur les dogmes de notre sainte religion, je reçus son abjuration et le rebaptisai conditionnellement sous le nom de Joseph-Pierre.

Et maintenant que vous connaissez mon *socius*, partons pour le Bourouli. Quoique sujets de l'Ouganda, les indigènes de cette contrée sont de la race des Banyoro, et relèvent de la station des missionnaires récemment fondée à Moulajjé : c'est là toute la raison de mon voyage.

Le sc
Moulajj
tiquaire

Le les
frontièr
a deux
les haut

Ma te
Nkobé.
la malac
cette va
contente
onction.

Il fait
affluent
Rouge.

Les er
des buis
de quatr

Enfin
lions de
s'abreuv

Nous
regarde
étoilé, ne
ne conna

I

Le soir suivant, je couche à Kisittala, à huit heures de Moulajjé. J'y suis dévoré par les moustiques, car ma moustiquaire est partie hier matin avec tous mes bagages.

Le lendemain matin, à neuf heures, nous sommes à la frontière du Boulémézi et du Bourouli. Pour bornes, il y a deux plants d'euphorbes, presque imperceptibles dans les hautes herbes. A midi, j'arrive à Bourwandi.

* * *

Ma tente est installée devant la demeure de Philippe Nkobé. Depuis quatre ans, ce brave homme est torturé par la maladie, et n'attend que la visite du prêtre pour quitter cette vallée de larmes. Aucun murmure sur ses lèvres : il se contente de souffrir et d'espérer. Je lui administre l'extrême-onction.

Il fait chaud sous la tente à Bourwandi, sur la Sedzibwa, affluent du Haut-Nil. Cette température me rappelle la mer Rouge.

Les environs sont déserts. Pourtant, de-ci de-là, au milieu des buissons, on découvre quelques huttes et, dans un rayon de quatre heures de marche, il y a, dit-on, deux mille âmes.

Enfin arrive le soir et un soupçon de fraîcheur. Des millions de moustiques viennent me donner un concert et s'abreuver de mon sang.

Nous soupons assis par terre, pendant que la lune nous regarde à travers les bananiers. Puis, à genoux sous le ciel étoilé, nous récitons le chapelet pour ces pauvres âmes qui ne connaissent pas encore le doux Sauveur Jésus, et pour

lesquelles son Cœur bat pourtant bien fort. Chaque soir nous renouvellerons cette récitation du chapelet en commun.

Mes porteurs s'étendent sous un bananier ; mes quatre chrétiens, plus heureux, couchent dans ma tante : je suis sur le lit du camp, eux dessous.

A minuit, violente ondée. Elle ne dure que dix minutes, mais c'est dru. Mes gens croient à une décharge de mitrailleuses. En un instant ils sont debout, puis, les dix minutes passées, ils ronflent de nouveau sous leur bananier.

* * *

Lever à trois heures et demie. La tente, vidée de ses hôtes, du lit et des caisses, se transforme en chapelle.

Avant le lever du soleil, nous sommes en route. Il n'y a qu'un sentier à peine visible. Nous marchons dans les herbes hautes de deux mètres et humides encore des pleurs de la nuit.

Aussi je plie proprement ma *gandoura* dans un sac imperméable, et j'endosse une toge de "coton jaune". Comme cela je marche fraîchement et lestement. Du reste nulle foule indiscrète ne s'en pourrait scandaliser que celle des éléphants.

Ces gros messieurs sont à quelques pas, il est vrai ; mais leur ceil est si petit comparé à leurs oreilles ! Nous passons en paix, et à neuf heures nous sommes à Naluboby.

• • •

Le chef de ce village se nomme Kamumpenda. C'est un vénérable catéchumène de soixante ans. Il me réclame un catéchiste et offre le terrain pour construire une chapelle.

Sa c
J'av
Streiel
c'est a
souten
le nom
J'en av
J'ai
Que la
de lui
désobé
chez le
il y a.
plusiet
Je c
assiette
rattrap
Aprè
petit cl
porter
quoi il
dans la
des bre
que je
Et je l
Deux
poings
rôder d

Sa demande me fait mal au cœur. Voici pourquoi :

J'avais reçu une lettre de mon vicaire apostolique, Mgr Streicher, angoissé par son dénûment (depuis la guerre, c'est avec un budget de plus en plus maigre qu'il doit soutenir l'essentiel des œuvres), m'ordonnant de diminuer le nombre de mes catéchistes et de le réduire à trente-huit. J'en avais quarante-cinq. Que faire ?

J'ai promis quand même à Kamumpenda un catéchiste. Que la Providence, qui nourrit les petits oiseaux, ait pitié de lui et des quatorze cents âmes qui l'entourent ! Ai-je désobéi ou menti ? Savants professeurs de théologie, tranchez le cas, et donnez-moi l'absolution de ce péché, si péché il y a. Et sachez que je suis exposé à le commettre encore plusieurs fois, les jours suivants.

Je dîne à pleines mains d'une pâtée de bananes : mon assiette et ma fourchette sont avec mes porteurs que je rattraperai seulement ce soir.

Après cinq heures de marche, j'arrive à Kakola, chez un petit chef catholique. Il me reçoit très bien, et me fait porter en cadeau : ananas, œufs, poules et chèvre. Après quoi il m'expose que quinze cents âmes sont éparpillées dans la brousse et les hautes herbes environnantes, comme des brebis sans pasteur. Il ne me laissera pas partir avant que je ne lui aie promis un catéchiste pour les instruire. Et je lui en promets un ! *Meâ culpâ !*

Deux grosses fautes aujourd'hui ! Pourtant je dors à poings fermés, et n'entends pas les éléphants qui viennent rôder dans les bananeraies voisines.

II

Après deux heures et demie de bicyclette, j'arrive à Kiroulwé.

Entrée triomphale ! Procession, chants, cris de joie et musique. A chaque instant je me retourne pour voir si le prince de Galles n'est pas derrière moi. Quand j'ai compris que toute cette pompe est bien pour mon humble personne, les larmes remplissent mes paupières, et j'ajuste mes lunettes vertes pour cacher mon émotion.

* * *

A Kiroulwé, nous avons un catéchiste au cœur d'apôtre : Raphaël Moundou. Il veille sur la persévérance des quatre-vingt dix-sept néophytes qui l'entourent. Chaque jour, il catéchise une bonne centaine de catéchumènes, enseigne la lecture à une trentaine d'enfants et l'écriture à une quinzaine d'autres plus avancés. Ce bon moissonneur a des gerbes plein les bras et me supplie de lui donner un aide ; car il voit encore dans les ténèbres des milliers d'âmes qu'il voudrait éclairer. Vous devinez la réponse que je lui ai faite.

Kiroulwé est sur le Nil, qui forme en cet endroit le lac Kioga. Après le dîner, charmante promenade sur l'eau. Pour nacelle, un tronc d'arbre, J'y prends place avec mes quatre compagnons et trois rameurs. Nous faisons plus d'un kilomètre au milieu des papyrus avant d'arriver au large ! L'horizon est rempli de barquettes de pêcheurs.

Le lendemain, de bonne heure, je suis sur pied, car j'ai beaucoup à faire : instructions aux néophytes, aux catéchumènes, aux écoliers, baptêmes d'enfants, etc. Sauf le temps de dé-

jeuner, je passe la matinée à la chapelle. A midi, je pars pour Loukogé.

* * *

Loukogé est aussi sur le Nil, à trois heures plus loin que Kiroulwé. Actuellement, cette localité est le rendez-vous d'une quarantaine d'éléphants. Quelle route ils m'ont fait ! Chacun de leurs pieds mignons s'est enfoncé en terre de 20 à 40 centimètres. Ils n'ont laissé intact aucun pont sur les rivières. On les entend de chaque côté du chemin, dans les forêts, s'amuser à casser des troncs d'arbres de deux pieds de circonférence et à en avaler les branches. Pour eux, c'est de la salade ; les épines leur servent de poivre ! Nous passons pourtant sains et saufs, nos bons anges nous ayant mis à couvert sous leurs ailes.

Le village de Loukogé est au pied d'une petite montagne. C'est la première que je vois depuis mon entrée au Bourouli. Je grimpe vite au sommet. Les pachydermes sont à nos pieds, prenant leurs joyeux ébats sans danger pour nous, car ces énormes bêtes ne se meuvent que dans la plaine.

Du haut de mon observatoire, j'aperçois de la fumée s'élever par-dessus les buissons. Ce sont des Barouli qui font cuire le repas du soir : il y a là un millier d'habitants dans un rayon de 6 kilomètres. Est-ce que ces âmes n'ont pas besoin, elles aussi, d'un catéchiste pour leur expliquer que le ciel est plus beau que leur terre couverte de ronces et d'épines ?

Après souper, nous devisons joyeusement jusqu'à onze heures sous la voûte du firmament illuminée par des millions d'étoiles... Oh ! oui, le ciel est beau ! Et dire que nous n'en voyons que l'envers.

III

Le jour suivant, j'arrive à Kigoumya. A mi-chemin, j'ai tiré quelques coups de fusil sur des antilopes ; mais... ces jolies bêtes courent encore.

Nous avons ici une succursale depuis assez longtemps.

Hélas ! la moisson est loin d'égaliser celle de Kiroulwé, le catéchiste de céans ayant laissé refroidir son zèle. Aussi l'ai-je remplacé par un autre d'une ferveur éprouvée et qui, je ne mens pas, ferait le tour du monde pour sauver une âme. Gabriel Katoula n'est à Kigoumya que depuis un mois, et il a déjà un auditoire de quarante catéchumènes, fidèles à écouter ses leçons de chaque jour.

Le dimanche, je chante la grand'messe. Une vingtaine de néophytes y assistent ; je fais une instruction aux catéchumènes, je baptise dix-huit enfants : voilà une matinée bien remplie.

* * *

A deux heures, nous reprenons le cours de notre voyage. A peine avons-nous marché une demi-heure, que la pluie me force à chercher un abri dans une maison abandonnée. J'en profite pour réciter le saint office : *Benedicite, fulgura et nubes, Domino !* Tout à coup le tonnerre éclate et fait dégringoler un coin de l'édifice. Soubresaut et distraction bien compréhensible !... Puis j'achève pieusement ma prière.

Le ciel s'éclaircit, et nous arrivons à Lwambogo, toujours sur le Nil. Il y a dix-huit cents âmes dans la région environnante achetée par un riche et excellent chrétien, Stanislas Mougwanya, qui en fait don à la sainte Eglise.

Précédemment, j'y avais envoyé Andréa Tibézinda, un de

nos ca
lui un
avait
essayé
venu,
chasse
cette s

Ver
que je
toujou

Je l
et un
mes cl
s'exéc

tente
Enf
catéch
bogo.

Le l
car no

Pou
clette.
une ta

Nak
de l'Or
de cet
géliser
de caté

Le l
journé

nos catéchistes. Mais le chef voisin, Mwangou, qui a chez lui un temple et une école protestante, pris de colère, lui avait défendu d'y mettre le pied. Avant-hier, Andréa ayant essayé de nouveau de se construire une hutte, Mwangou est venu, avec ses hommes armés de lances et de bâtons, le chasser comme une bête fauve. Il me faut mettre le holà à cette situation intolérable.

Vers cinq heures, j'arrive chez Mwangou, et je lui annonce que je serai son hôte, coucher dans une grande maison étant toujours préférable à une nuit sous la tente.

Je lui dis ensuite de me préparer un bon souper ce soir, et un bon déjeuner demain matin, pour moi, mes porteurs, mes chrétiens et une dizaine de curieux que j'ai amenés. Il s'exécute gentiment et copieusement, dépassant mon attente de beaucoup.

Enfin, je le prie de laisser désormais toute liberté à mon catéchiste et aux moniteurs que je pourrai envoyer à Lwambogo. C'est mon "ultimatum". Il veut bien s'y soumettre.

Le lendemain, nous sommes sur pied avant trois heures, car nous devons aller très loin.

Pour arriver à Nakitoma, il faut cinq heures de bicyclette. Heureusement le chemin est magnifique : plat comme une table, pas de côtes, pas de pierres.

Nakitoma est sur le Kafou, rivière qui sépare l'Ouganda de l'Ounyoro, et se jette dans le Nil. Josépho, le catéchiste de cet immense district, a quinze cents habitants à évangéliser. Depuis un mois, il a gagné la confiance d'une dizaine de catéchumènes.

Le lendemain mes porteurs et moi nous prenons toute une journée de repos. J'en profite pour faire quelques visites à

domicile, où je trouve des vieillards, des enfants et des lépreux. Presque tous les hommes valides sont à la frontière sud de l'Ouganda, à guerroyer sous le drapeau anglais.

IV

Nous allons maintenant nous rapprocher de Moulajjé, et nous nous arrêtons le mercredi 24 mai à Kagouyo, le pays des beaux palmiers.

J'ai mis là comme catéchiste le premier chrétien du Bourouli, Petro Isengoma. Chaque jour, sous sa direction, vingt enfants apprennent le texte du catéchisme et, le dimanche, leurs parents les accompagnent à la prière.

Bientôt, j'espère, Petro fera des pêches miraculeuses parmi les deux mille âmes de son district. Il est intelligent, zélé, pieux, plein d'initiative et de vie.

J'arrive à Nakasongola, après six heures de marche. Sis au pied des montagnes, ce village est la résidence du chef de la province. Quelques Baganda se sont réunis autour de lui, et parmi eux des néophytes qui me demandent (c'était fatal !) un catéchiste. Il y a là un millier d'âmes à évangéliser dans un rayon de trois lieues.

* * *

J'ai pratiquement fini ma tournée au Bourouli. Je rentre maintenant dans la province du Boulémézi. Demain j'aurai réintégré ma station de Moulajjé. Je laisse en arrière mes porteurs, qui achèveront la route à petites étapes et me retrouveront dimanche.

Et voilà reprise la suite régulière des catéchismes, instructions et longues séances au confessionnal, qui émaillent la vie quotidienne des missionnaires de l'Ouganda !

SCÈ

Lettre
Belge

J E VO
bi
bons ser
(je n'ai
lette).

Le bo
suaves,
serait de
naire.

Mais,
personne
missionn
leurs dot
détresse
mutisme.
manifest
tous leur
en partie

ASI E

SCÈNES DE LA VIE DE MISSION
EN MONGOLIE

**Lettre du R. P. OSCAR CONARD, de la Congrégation
Belge du Cœur Immaculé de Marie, missionnaire
en Mongolie orientale**

JE voudrais vous faire part de quelques faits et gestes, bien consolants, bien encourageants, qui montrent les bons sentiments de mes néophytes, tous nouveaux convertis (je n'ai pas un seul chrétien de vieille souche sous ma houlette).

Le bon Dieu nous réserve tant de joies, et si pures, et si suaves, en notre pénible apostolat, que les redire toutes serait décider du coup le monde entier à se faire missionnaire.

Mais, si le monde entier était apôtre, il n'y aurait plus personne à évangéliser. C'est pour cela, je pense, que les missionnaires sont si discrets, si rebelles à confier au papier leurs douces émotions ; à moins qu'un supérieur, un ami, la détresse aussi les poussant, ils ne se décident à sortir de leur mutisme. Ce leur est, d'ailleurs, également très doux de manifester de la sorte la reconnaissance qu'ils ont vouée à tous leurs bienfaiteurs, en général, et aux généreux lecteurs en particulier.

I

LE " PÈRE CANONNIER " — PROGRAMME D'UNE TOURNÉE
APOSTOLIQUE — RUDE APÔTRE ET ADMIRABLE ÉDUCATEUR
— LE SERVANT DE MESSE " FACTOTUM " — LE VIEUX
CHEVAL DU MISSIONNAIRE

" — Adieu ! Père, je pars, me dit un beau jour l'excellent prêtre indigène que j'ai le bonheur d'avoir pour *socius* ; adieu ! je vais visiter nos ouailles de la Forêt Impériale. Je ne pourrai guère être de retour avant deux mois ; car, outre l'administration des bons paroissiens fidèles à l'accomplissement de leurs devoirs religieux, il faudra que je relance les nombreux catéchumènes qui vous ont promis, l'an dernier, d'adorer le vrai Dieu. J'aurai, de plus, à repêcher quelques émigrés de la Chine dont on nous a annoncé l'arrivée. Enfin, je tâcherai de décider à faire le dernier pas quelques païens bien disposés que j'ai vus cet automne... Au revoir ! "

Et le voilà parti ! Mon intrépide compagnon s'en va à 150 ou 200 kilomètres d'ici, avec la même désinvolture que s'il s'agissait d'une promenade de digestion.

* * *

Il est ma consolation et mon espoir, encore plus que mon bras droit, ce brave vicaire chinois. Sans lui je serais incapable d'administrer convenablement mon district (250 kilomètres de longueur sur 80 de largeur). Dans les trois régions du Hata (les plateaux, les montagnes et la forêt des empereurs de la feue dynastie) sont disséminés quinze cents chrétiens et sept cents catéchumènes, par bien petits groupes, hélas ! (deux ou trois familles en moyenne). Deux

agglom
compte
Nous
20 000
Heure
à son
tiens, s
par enc

Mon
fier —
mi pair
de poud
un sacc
ses com
Il a r
un entr
par eux
mente c

Je me
et il ra
que je
jamais
sont, ce
santé de

Le de
comme r
Dieu (h

agglomérations seulement sont un peu importantes; l'une compte douze, l'autre vingt familles.

Nous ne sommes que deux pour desservir une étendue de 20 000 kilomètres carrés (quasi la superficie de la Belgique). Heureusement mon valetueux vicaire en vaut quatre. Grâce à son ardeur, la visite ordinaire et annuelle de nos chrétiens, si éloignés, si éparpillés, se fait régulièrement, endroit par endroit.

* * *

Mon cher collaborateur a été surnommé — ce dont il est fier — le Père Canonnier, à cause de son teint mi-chocolat, mi pain d'épices, qui semble avoir été lessivé d'une couche de poudre à canon, à cause aussi de son allure toute martiale, un saccadé alerte et plein de vigueur dans l'intonation de ses commandements, rappels à l'ordre ou apostrophes.

Il a repris et continue l'ouvrage de nos prédécesseurs avec un entrain inlassable, et, sur les fondations solides posées par eux, il est en train d'élever une chrétienté qui s'augmente chaque année de deux cents baptêmes d'adultes.

Je me suis attaché à ce brave Tartare comme à un frère et il m'affectonne comme un père. Depuis plus de vingt ans que je "missionne" en notre âpre et rude Mongolie, je n'ai jamais vu un prêtre indigène abattre tant de besogne; tous sont, cependant, d'admirables ouvriers apostoliques "d'une santé de fer", au physique et au moral.

* * *

Le dernier branle qui déclanchera la Chine en masse comme nation, et dont l'heure est fixée dans les desseins de Dieu (heure que les si nombreuses conversions de ces der-

nières années semblent annoncer comme proche), ce branle sera donné, il est vrai, d'en haut d'abord : *Spiritus ubi vult spirat*, en des effluves plus abondantes de secours et de grâces de conversion.

Mais on peut dire que les prières et les sacrifices des âmes ferventes y contribueront puissamment, ainsi que les énergiques pionniers qui se consacrent dans un labeur obstiné et quotidien à la conversion des âmes, comme notre vaillant Père Canonnier.

Puissions-nous en rencontrer beaucoup de sa trempe parmi les nombreux enfants que nous élevons dans nos écoles ! Dieu veuille nous faire trouver dans leurs rangs un abondant choix de recrues pour notre séminaire et accroître ainsi la phalange de nos auxiliaires vertueux et dignes de monter victorieusement à l'assaut de la citadelle païenne !

* * *

Done, — “ je pars pour la Forêt Impériale ! — me disait mon collègue. Chemin faisant, je m'arrêterai quelques jours pour compléter l'enseignement du catéchisme à chacune des deux écoles qui sont sur la route. Cela fera du bien non seulement aux élèves mais aux maîtres aussi, en perfectionnant leur pédagogie pratique et en leur remémorant les points principaux sur lesquels ils doivent insister. ”

De ces maîtres, nous en avons une dizaine. Trois sont employés aux écoles. Les autres sont dans les familles qui se préparent au baptême. Cette façon de procéder offre l'avantage de nous épargner la nourriture du maître (considération nullement négligeable pour un missionnaire sans le sou) et de donner des explications plus solides, plus approfondies sur le texte du catéchisme, d'esprit de notre religion,

l'observat
nes, chose
quet, ne :

Le Père
son serva
que, de
répandan
celui-ci le
beaucoup

Ah ! c'e
dir, notre
gnards, e
teur qu'a
à d'autre

Dans e
morte ; e
pour ceu

“ Il re
Lui, se
qu'il revi

Mais so
dont il fi
qu'il la n
sition, nu
temps.

Depuis
mais la v

l'observation des préceptes, la sublimité des vertus chrétiennes, choses qu'une simple récitation par coeur, à la perroquet, ne saurait inculquer.

* * *

Le Père Canonnier s'en va donc. Il est accompagné de son servent de messe, qui cumule les fonctions de domestique, de catéchiste, d'avocat et d'apaiseur de discordes. répandant la bonne nouvelle avec son maître partout où celui-ci le mènera, surveillé et dirigé par lui, faisant ainsi beaucoup de bon ouvrage.

Ah! c'est qu'il sait les former, ses hommes, et les dégourdir, notre Père Canonnier! Du plus rustique de nos montagnards, en moins d'un an, il façonne une merveille de serviteur qu'avec un désintéressement généreux il passe ensuite à d'autres pour inlassablement en pétrir de nouveaux.

Dans ce pétrissage, il est vrai qu'il n'y va pas de main morte; car, sévère envers lui-même, il ne l'est pas moins pour ceux qu'il ambitionne d'élever au rang d'apôtres.

* * *

“ Il reviendra dans deux mois! ” m'a-t-il dit.

Lui, selon les prévisions humaines, c'est à peu près sûr qu'il reviendra... son servent de messe aussi...

Mais son cheval!... la Rossinante bourrue et ombrageuse dont il fit emplette au siècle dernier!... Voilà dix-sept ans qu'il la monte en toutes saisons et, lorsqu'il en fit l'acquisition, nul n'avait déjà plus souvenance de ses jeunes printemps.

Depuis trois ans, on prédit à chaque instant son trépas; mais la vaillante bête continue à s'accrocher sinon solide-

ment, mais opiniâtement à la vie, comme si elle sentait sa valeur, appelée qu'elle est à porter un apôtre et souvent le Dieu de l'Eucharistie.

Homines et jumenta salvabis, Domine ! a dit le Roi-prophète. Le Seigneur, qui prend soin des rois de la création, n'en oublie pas pour cela les petits des oiseaux et encore moins la monture du missionnaire. La précieuse, la nécessaire existence de la pauvre bête a été prolongée au-delà de toute attente. C'est qu'aucun généreux bienfaiteur n'a encore envoyé la somme qu'exigera l'achat de sa remplaçante.

* * *

Mais laissons mon vicaire à ses excursions à pied et à cheval, par monts et par vaux, au milieu du rude hiver de Mongolie, qui, l'an dernier, lui brûla deux phalanges, une oreille et le bout du nez.

C'est de ce que j'ai vu moi-même que je vais maintenant entretenir le lecteur.

II

EPISODES D'UNE TOURNÉE D'ADMINISTRATION — DRAME SANGlant ET PARDON HÉROÏQUE — DEUX VIEUX PAÏENS ENTÉTÉS MAIS QUI SE CONVERTIRONT *in extremis* — UN VILLAGE D'ÉMIGRÉS CHINOIS — GENTILLE MARMAILLE — GABRIEL ET RAPHAËL

Pendant que mon brave Père Canonnier s'en va vers la Grande Forêt Impériale, j'entreprends, de mon côté, une excursion apostolique dans une autre direction.

Mon servent de messe m'accompagne, monté sur un che-

ait sa
ent le
-pro-
tion,
ncore
ées-
-delà
iteur
rem-

val. Pour coursier, moi, j'ai une mule, d'âge mur, mais solide, vigoureuse, ne s'effrayant pas, quand il le faut, de fournir deux étapes de neuf lieues dans la même journée ; aussi, pour le moment, ne sollicite-je l'aide d'aucune âme généreuse pour me la remplacer. Le trousseau du saint sacrifice bien empaqueté pend aux deux côtés de la selle, avec le bréviaire, quelques livres et un registre ; la literie est jetée par-dessus le tout. Pas besoin d'emporter des " provisions de bouche " pour ma bonne bête ; elle trouve partout son foin et son sorgho.

* * *

et à
r de
une
tant

Notre première étape me conduit à une maison où s'est passé, il y a cinq ans, un drame terrible.

La maîtresse du logis, bonne et brave veuve, a eu l'affreux chagrin de voir son fils, trahi par la jeune femme qu'il avait épousée, tomber sous les coups d'un bandit. L'assassin court encore. Il s'est enrôlé dans l'une des nombreuses troupes de brigands qui infestent notre pauvre Mongolie. Sa complice fut jetée en prison.

AN-
-
la
ne
le-

Mu par un bien compréhensible désir de vengeance, la mère de la victime fit, pendant longtemps, auprès du mandarin démarche sur démarche, afin que les deux coupables fussent, conformément aux lois et coutumes locales, mis à mort. Mais, influencé sans doute par des arguments brillants auxquels ne résiste guère un magistrat mongol païen, le haut fonctionnaire ne montrait pas beaucoup d'empressement à lui donner satisfaction. Il ne faisait aucune tentative pour s'emparer du meurtrier en fuite et n'instruisait pas du tout le procès de la criminelle qui était sous les verrous.

Pendant tous ces attermoiements, l'enfant qui restait à la pauvre veuve, une charmante fillette de treize ans, qui avait fréquenté notre école et admirablement profité des enseignements évangéliques, faisait mille instances pour que sa mère voulût bien, en chrétienne sincère, tout oublier et tout pardonner.

Au bout d'un an de supplications, l'ange du pardon finit par avoir gain de cause. La plaignante retira sa plainte.

Le mandarin, qui n'attendait que ce désistement pour s'enrichir d'une nouvelle aubaine, s'empessa de rendre la liberté à sa prisonnière.

Celle-ci, dès le lendemain, convolait en justes noces avec un nouveau mari. Le marché avait été conclu pendant les derniers jours de sa réclusion.

En Chine, la marchandise matrimoniale, si avariée soit-elle, trouve toujours des amateurs et des acheteurs. Il ne faut pas mesurer le goût sensuel et païen à l'aune de la délicatesse des vertus chrétiennes.

Donc, je m'arrêtai tout d'abord dans la famille éprouvée par un tel forfait. Après avoir sincèrement pardonné, la bonne veuve a retrouvé la paix de l'âme et sa fillette sert le bon Dieu avec une piété qui doit ravir les anges. Le missionnaire est bien heureux de voir éclore de telles fleurs en plein pays païen !

De tels actes de vertu, cependant, ne sont pas compris par les idolâtres. Loin de les attirer à notre sainte religion, une telle magnanimité les rebute et provoque leur mépris.
Animalis homo non percipit ea quae sunt spiritus Dei.

* * *

A
d'un
tous
cepen
leurs
un se
Ch
le vie
Le
et clo
“ -
appre
ment
tionn
ton ec
Pense
“ -
re, ch
vos id
mien.
cereu
manq
où sor
le Pèr
pour
En
tenant

La l
rebelle
Anc

A quelques kilomètres plus loin, je fis halte sous le toit d'une autre famille composée d'une quinzaine de membres, tous baptisés, hormis le père et la mère. On ne s'est pas cependant fait faute de les exhorter, depuis dix ans que leurs trois fils mariés et leurs quatre filles (tous vivant en un seul ménage patriarcal) sont baptisés.

Chaque fois que mon *socius* va chez eux, il prend à part le vieux et le sermonne longuement *opportune, importune*.

Le bonhomme écoute distraitemment, répond évasivement, et clot l'entretien par une invariable fin de non recevoir.

“ — Mais, insiste le prêtre, tu n'ignores pas que la mort approche; tu as — je le sais — déjà tout prévu et réglementé pour tes funérailles, tu as eu soin de te faire confectionner un cercueil solide et splendide. En ce qui concerne ton corps, rien ne laissera à désirer. Mais cela ne suffit pas. Pense aussi à ton âme !... ”

“ — Bast ! riposte en hochant la tête le têtu septuagénaire, chacun règle ses petites affaires à son gré. Vous avez vos idées; j'ai les miennes. Vous allez de votre côté, moi du mien. Nous parlerons de votre ciel plus tard, au cas où mon cercueil me paraîtrait inconfortable et où les vivres m'y manqueraient, faute de descendants païens... Que j'aïlle où sont allés mes ancêtres, cela me suffit!... Il se fait tard; le Père est fatigué. Je vais lui bourrer une dernière pipe pour qu'il s'endorme paisiblement. ”

En d'autres termes, laissez-moi la paix, je veux maintenant dormir.

* * *

La Baucis de cet indécrottable Philémon n'est pas moins rebelle à la grâce.

Ancienne sorcière ou quelque chose d'approchant, elle a,

durant sa longue vie, fait, pour la nombreuse clientèle qui venait la consulter, d'innombrables superstitions.

Cédant aux exhortations et supplications de ses filles, elle se laissa conduire, un beau jour, à notre catéchuménat et y persévéra un mois, demandant incessamment le baptême, afin de pouvoir retourner chez elle. Mais il n'y avait pas moyen de lui faire apprendre sérieusement un chapitre de catéchisme ou une prière en entier. Son coeur, pris dès l'enfance par un maître qui ne lâche pas volontiers sa proie, refusait de se convertir. A la fin, on la laissa partir.

Il y a huit ans de cela. Elle n'a plus voulu se remettre à l'étude de la doctrine. " — Je suis trop vieille et trop dépourvue de mémoire pour apprendre ! " dit-elle à ses enfants.

Mais, chaque soir et le dimanche, aux prières en commun, pendant que son vieil époux va se distraire ailleurs, elle se met à genoux avec tous les siens, et, de corps du moins, s'unit à leurs adorations.

J'ai bon espoir que, à leur toute dernière heure, les deux récalcitrants ouvriront les yeux à la foi qui sauvé et que notre bon vieux n'aura pas à regretter de ne point aller retrouver ses aïeux morts dans le paganisme. Dieu aura en pitié les trances continuelles et exaucera les inquiètes supplications de leurs enfants !

* * *

Continuant mon chemin, j'arrive chez des émigrés venus, il y a une dizaine d'années, de la Chine où ils avaient été instruits et baptisés. Mais ils étaient en Mongolie déjà depuis longtemps lorsqu'ils se décidèrent à nous donner signe de leur présence. C'est souvent le cas pour les néo-

phyte
posse
l'occa
Not
quoi i
résipi
Dor
tout d
Où : le
dés et
joyeus
Dieu.
C'es
plus p
Mill
" —
Père, v
votre l
Je r
tous le
tration
pas à e
ne broi
jambes
détona

Je re
deux p
catéchi
leurs o

phytes “ nettoyés à la grosse brosse ”, je veux dire, en possession de quelques bribes de catéchisme sans avoir eu l'occasion ou le temps de se pénétrer de son esprit.

Nous dûmes refaire toute leur éducation chrétienne, ce à quoi ils se prêtèrent de bon coeur, le malheur aidant à leur résipiscence.

Done, j'arrive chez ces transfuges du Tchéli... je suis tout de suite entouré par la ribambelle de la marmaille... Oh! les chers petits chérubins, au nez épaté, aux yeux bridés et au teint de citron, mais à l'âme si nette et si pure, joyeuse et triomphante, comme il convient à des enfants de Dieu.

C'est à qui aura l'honneur de me saluer le premier, et le plus près de moi, les genoux en terre.

Mille exclamations joyeuses se croisent :

“ — Père, on est enfin venu! — Père, on est fatigué? — Père, d'où vient-on? — Père, on n'est pas gelé? — Père, votre barbe n'est plus qu'un glaçon... ”

Je ne puis que crier, en réponse, des *hào! hào! hào!* à tous les points cardinaux. Ma mule, sachant que ces prostrations et les gambades d'une joie délirante ne s'adressent pas à elle, contemple ce spectacle d'un air indifférent. Elle ne bronche même pas lorsqu'un bousculé lui roule entre les jambes; elle ne dresse pas les oreilles même au plus fort des détonations de pétards ou fusées qui accueillent mon arrivée.

* * *

Je remarque, dans la foule infantine, Gabriel et Raphaël, deux perles de bonne conduite et d'assiduité aux leçons du catéchisme, deux modèles d'obéissance et de fidélité à toutes leurs obligations filiales.

“ — Père, me dit l'un d'eux, donnez-moi la longe de votre mule et votre cravache.

“ — Père, me demandé l'autre, mon chapelet en os... vous l'avez apporté ?

“ — Je l'ai oublié, mon cher Gabriel ; mais as-tu bien étudié ?

“ — Oui, Père, et mon frère Raphaël aussi... Nous savons maintenant par coeur tout le grand catéchisme.

“ — Bien ! très bien ! vous me récitez cela tous deux, et je demanderai pour chacun de vous un beau chapelet à mes bienfaiteurs d'Europe, car je n'en ai plus.

“ — Oh ! est-ce bien vrai ?.. le Père en a sûrement là dans sa grande poche... je vais tâter... le Père veut bien ?

“ — Non, Gabriel, inutile de tâter ; je n'en ai pas. Mais j'en ferai sûrement venir et vous prierez bien tous les deux pour ceux qui me les enverront.

“ — Père, vous savez que nous prions chaque jour pour tous nos bienfaiteurs et que nous le faisons déjà avant d'avoir reçu le baptême. ”

Ah ! les deux excellents enfants !

Je leur ouvrirais volontiers les portes de notre collège, nous manquons tant de catéchistes et d'instituteurs éclairés ! Malheureusement, leur père, qui en serait très flatté et le désire peut-être *in petto*, n'a pas sa grange à millet bien remplie ; loin de là ! Je devrais donc, outre les frais d'école, leur fournir encore des habits, soit une dépense pour les deux d'une centaine de francs par an. L'état de nos finances me défend de penser à ce surcroît de charges.

Je me console, par l'espoir qu'ils deviendront tout simplement de solides, de vertueux chrétiens, et feront plus tard un grand bien dans leur entourage... Tout de même, si j'avais les moyens !...

L'HOSPITAL
CHENILLE

DE SIX

— M

Maître P
est un honni
lité au servi
de vieille r

Il nous in
à l'écart, q
hâte, dès qu
le Père arri

Nous pén
fenêtre en i

“ — Une

“ — Merc

“ — Tant
depuis ma c
l'eau pure :
la théière !

“ — Doub
approuve et
Vraiment, v
envoie les pl
pas à tant de

III

L'HOSPITALITÉ DE MAÎTRE POISSON — L'EAU BÉNITE ET LES
CHENILLES — DEUX PETITES PREMIÈRES COMMUNIANTES
DE SIX ANS — DE PAUVRES ET GÉNÉREUX CHRÉTIENS
— MIRACULEUSE MULTIPLICATION DES GRAINS

Maître Poisson, chez qui nous allons entrer maintenant, est un honnête et riche cultivateur. En fait de foi et de fidélité au service de Dieu, il rivalise avec les meilleurs chrétiens de vieille roche.

Il nous introduit dans son... salon, une chambre un peu à l'écart, que les femmes ont balayée et époussetée à la hâte, dès qu'elles eurent perçu les cris de : " Le Père arrive ! le Père arrive ! "

Nous pénétrons dans un nuage de poussière, quoique la fenêtre en papier soit large ouverte.

* * *

" — Une tasse de thé bien chaud, Père ?

" — Merci ! maître Poisson, j'accepte. Vous êtes bien bon.

" — Tant que le bon Dieu me bénira comme il l'a fait depuis ma conversion, ce n'est pas moi qui vous verserai de l'eau pure : il y aura plutôt double ration de feuilles dans la théière !

" — Double ration ? Non, ce serait trop !... Mais je vous approuve et vous félicite de penser à remercier le bon Dieu. Vraiment, vous êtes son privilégié ; sa Providence vous envoie les plus splendides récoltes. Vous ne vous attendiez pas à tant de bénédictions lorsque, il y a sept ans, vous êtes

venu me demander à être inscrit au nombre des catéchumènes ?

“ — A vrai dire, non ! Mais je ne suis pas le seul, heureusement, à profiter de ces bénédictions ! Voyez, toutes les familles chrétiennes du village sont aussi favorisées que moi et les païens en sont très jaloux.

“ — Ah ! les païens remarquent votre prospérité ?

“ — Bien sûr !... Ce sont eux qui en parlent le plus ! Après avoir constaté que nos moissons étaient superbes malgré les pluies continuelles et froides qui étiaient les leurs, ils ont comparé le rendement respectif des récoltes, examiné les grains battus sur l'aire et dû reconnaître la qualité et la quantité supérieure des nôtres.

“ — Oh ! alors, dis-je en riant, ils vont se faire tous chrétiens !

“ — De là à se convertir, il y a loin ! le Père le sait bien... Mais il en est question. Bien souvent des velléités de conversions se dessinent dans les conversations que les païens ont avec nous ; mais mille paroles ne coûtent pas une sapèque. Il faut du courage et un rude effort pour prendre la décision nécessaire... Tenez, Père, moi, je connais cela autant et mieux que quiconque. Ce qu'on a dû me prêcher et me solliciter pendant deux ans avant de m'amener à me donner corps et âme au bon Dieu !

“ — Maintenant, du moins, vous êtes tout à lui !

“ — Oui, certes, par l'effet de la grâce divine... Mais, avant d'avoir reçu le grand coup décisif, je ne saurais dire à quel point j'étais sourd et aveugle. Ainsi, quand je prenais en mains, par curiosité, un de nos livres de religion, j'en étais dégoûté dès la première page et le rejetais de suite. Tous les païens en font autant. Ils ne peuvent se résoudre à

servir le M

Il leur en

vauz servil

jours de ser

dessillés et

drais pour

calogue, en

cer à la réc

Des rosai

homme en r

famille, tou

en main qu

champs !

Le bon D

rielles cette

doute, un la

enfantés à l

tout le reste

néophytes b

L'eau bén

lités, d'ailleu

porelles ont

nées vers la

“ — Père,

un village v

ravagent tou

“ — Eh b

bénite et asp

vous manque

servir le Maître du ciel de la façon prescrite par l'Évangile. Il leur en coûte surtout de s'abstenir, le dimanche, de travaux serviles rapportant du bel argent aussi bien que les jours de semaine... Moi, maintenant que mes yeux se sont dessillés et que les lumières de la foi m'éclairent, je ne voudrais pour rien au monde transgresser les préceptes du Décalogue, enfreindre les commandements de l'Église, renoncer à la récitation de mes rosaires... ”

Des rosaires!... Il faut voir avec quelle ferveur le brave homme en récite, des rosaires! Outre le chapelet du soir en famille, tout le jour, en ses allées et venues, c'est le chapelet en main qu'il surveille les travaux de la ferme et des champs !

Le bon Dieu a vraiment comblé de bénédictions matérielles cette famille. Ces faveurs tangibles étaient, sans doute, un lait nécessaire à de nouveaux chrétiens à peine enfantés à la vie surnaturelle. Elles ont contribué plus que tout le reste à former le noyau compact de quatre-vingt-dix néophytes baptisés que nous comptons en cet endroit.

* * *

L'eau bénite a ouvert ici, comme en plusieurs autres localités, d'ailleurs, la porte de bien des coeurs. Les grâces temporelles ont été la voie par laquelle les âmes se sont acheminées vers la connaissance et le désir des biens de l'au-delà.

“ — Père, dit-on un jour au P. Canonnier, de passage en un village voisin, la misère est à nos portes; les chenilles ravagent tout notre millet. Priez Dieu pour nous !

“ — Eh bien! répondit le missionnaire, prenez de l'eau bénite et aspergez-en vos champs. Le secours de Dieu ne vous manquera pas si votre foi est sincère.

“ — Oh ! merci ; mais je n'ai pas apporté de vase pour l'emporter. Je n'ai qu'un cruchon à genièvre. N'est-ce pas irrévérencieux de verser de l'eau sainte en un pareil récipient ? ”

Le pauvre homme aurait été bien embarrassé d'en trouver un autre propre et plus décent. Mais, enfin il avait déjà le respect des choses sanctifiées par l'Eglise ; de là son exclamation naïve.

Il courut arroser ses moissons d'eau bénite et les chenilles (une des plaies de nos régions) grouillant et s'avancant en rangs serrés, noircissant le sol sous leurs évolutions destructives, s'écartèrent de ses terres pour aller dévorer les feuilles des champs voisins appartenant aux païens.

On n'a pas idée des conséquences d'un événement de ce genre que chacun peut constater de ses propres yeux.

* * *

Mais revenons à Maître Poisson... d'autant plus qu'il m'appelle.

“ — Père ! Père ! me crie-t-il, le genièvre est à point, bien chaud ; prenez la goutte — cela signifie que mon dîner est prêt. — Dans nos montagnes on ne pêche ni holothuries, ni algues de mer, ni ailerons de requins, pour en préparer des plats marinés. Le Père ne doit donc pas s'attendre à un régal.

“ — Que dites-vous là ? mon cher Poisson. On sait bien que vous faites toujours les choses en grand. Je n'ai jamais savouré d'oeufs salés aussi délicieux que les vôtres et vos beignets à l'ail valent les plus délicieuses vessies de poisson au gingembre...

“ — Sav
des quatre

“ — Oh !
rer ses terre

“ — Père
que je suis,
aide ; on s'a
besoin, à pl

“ — Je n

J'entendis
Maître Poiss

ensuite très

Le lenden
tous les assis
voix. Ils de
pour eux-mê
ensuite les b

Après une
en des endro
j'arrivai à u
chrétiennes. F
la population
cices du dim
mieux réglées

Il y a là de
ferveur. Dep
tre au banque

“ — Savez-vous, Père, que la peste bovine a emporté trois des quatre boeufs du vieux Sylvestre ?

“ — Oh ! quel malheur ! . . . Comment fera-t-il pour labourer ses terres, au printemps ?

“ — Père, ne vous inquiétez pas à ce sujet. Le pécheur que je suis, a assez de mules et de chevaux pour lui venir en aide ; on s'arrangera. Je ne laisserais pas un païen dans le besoin, à plus forte raison un bon chrétien.

“ — Je n'attendais pas moins de vous, mon brave. ”

* * *

J'entendis, le soir même, les confessions durant lesquelles Maître Poisson ne cessa d'égrener son rosaire. On récita ensuite très pieusement la prière du soir en commun.

Le lendemain, je célébrai la messe, au cours de laquelle tous les assistants prièrent en chœur, à l'unisson et à haute voix. Ils demandèrent les bénédictions célestes, d'abord pour eux-mêmes, comme de juste ; mais ils n'oublièrent pas ensuite les bienfaiteurs de leur mission.

* * *

Après une chevauchée de six lieues, coupée de trois haltes en des endroits où nous comptons quelques chrétiens isolés, j'arrivai à un village composé d'une dizaine de familles chrétiennes. Elles ont acheté une sonnette pour appeler toute la population des alentours aux prières du soir et aux exercices du dimanche. C'est, en miniature, une paroisse des mieux réglées.

Il y a là deux bijoux de petites filles, deux chérubins de ferveur. Depuis longtemps elles me supplient de les admettre au banquet de la sainte table.

“ — Père, donnez-nous le petit Jésus.

“ — Où est-il, le petit Jésus ?

“ — Au ciel et dans l'Eucharistie... Père, donnez-le-nous... Nous l'aimons tant.

“ — Mais vous avez à peine six ans et vous êtes si petites !

“ — Pas si petites que cela ! D'ailleurs, Jésus n'a-t-il pas dit qu'il aime les petits enfants ? ... O Père, donnez-le-nous ; nous serons si sages !

“ — Et votre catéchisme ?

“ — Le Père sait bien que nous savons par coeur toutes nos prières ainsi que le catéchisme, et il nous a déjà permis de nous confesser une fois... D'ailleurs, nous connaissons le bon Jésus et nous l'aimons bien fort. ”

Je me laissai enfin convaincre.

Le lendemain, Notre-Seigneur avait deux refuges angéliques de plus sur la terre.

Depuis lors, ces chères enfants n'ont fait que croître en ferveur.

Leurs parents, d'ailleurs, chrétiens exemplaires, sont dignes de ces petits anges. Certains néophytes, un peu trop calculateurs, voulant qu'il n'y ait pas d'interruption dans le travail de leurs champs, engagent comme domestiques des païens, lesquels ne sont naturellement pas astreints au repos du dimanche. Le chef de cette famille modèle se garde bien d'agir de la sorte. Il prend aussi des païens à son service, mais dans un esprit d'apostolat très méritoire. Ainsi il les fait chômer le dimanche et leur conseille d'assister aux exercices de piété ; il parvient de la sorte chaque année à en convertir quelques-uns.

* * *

Au bout
compte une
petit à la fo

Nous y a
dant de Be
de là vers le

Il ne m'e
froid ! m'ob

mort... Le
immangeabl

d'objections
néophytes et

talité. Note
pour vivoter

pu leur fair
séjour leur c

subir leurs m
“ — Père,

“ — Qu'es

“ — Votre

sapèques pou
bêtes. Nous

pauvres ? Plu
de nos provis

fait pleuvoin
cles... Père,

sée fut mauv
comptâmes n

vier. Or, dep
et pourtant n
Est-ce que ce

Au bout de l'étape suivante, je trouve une chrétienté qui compte une bonne centaine de chrétiens, amenés petit à petit à la foi.

Nous y avons un oratoire — oh ! bien humble... un pendant de Bethléem. — Mais l'encens des prières qui monte de là vers le ciel doit le rendre agréable aux yeux de Dieu.

Il ne m'est jamais permis d'y loger : “ — Il y fait trop froid ! m'objecte-t-on, le Père y prendrait le mal de la mort... Les repas qu'on y porterait seraient refroidis et immangeables... En été, il y fait trop humide ! ” Un tas d'objections plus ou moins fondées que font valoir les braves néophytes chaque fois pour m'obliger à accepter leur hospitalité. Notez cependant qu'ils ont tout juste le nécessaire pour vivoter d'un bout de l'année à l'autre. Je n'ai jamais pu leur faire accepter d'indemnité pour les frais que mon séjour leur occasionne. Chaque fois que j'ai essayé, j'ai dû subir leurs reproches. Encore cette fois.

“ — Père, m'a dit maître Prunier, ce n'est pas bien.

“ — Qu'est-ce qui n'est pas bien ?

“ — Votre servant est venu nous offrir, de votre part, des sapèques pour payer la dépense de votre entretien et de vos bêtes. Nous n'avons jamais accepté. En sommes-nous plus pauvres ? Plus le Père viendra souvent, plus il consommera de nos provisions, et plus nous serons heureux ! Sa présence fait pleuvoir sur nous mille bénédictions... de vrais miracles... Père, voyez vous-même notre grange... L'année passée fut mauvaise. Après la moisson et le battage, nous comptâmes nos grains. Nous en avions pour jusqu'en janvier. Or, depuis décembre, notre provision ne diminue pas et pourtant nous y puisons nécessairement chaque jour... Est-ce que ce ne serait pas le bon Dieu qui nous rend le peu

que nous faisons pour le Père ? Alors, pourquoi le Père veut-il nous le rendre encore ?... ”

* * *

J'ai, ici, tant de besogne, de la bonne et sainte et douce besogne, qu'il m'est impossible de mettre la dernière main à cette lettre. Puis j'ai encore tant d'autres brebis à visiter et à paître en notre immense et pauvre district ! Plus tard, j'espère, je pourrai faire part aux lecteurs du reste de mon petit voyage apostolique...

Relig

Lettre de S

 'EST au
que

Chrétienne
des stations
che, nous so

A Pérali,
de toute ha
grosses pierr

On nous a

J'ai répor
compagne, q
n'en pas voir
encore ; mais

ère veut-

et douce
e main à
visiter et
lus tard,
e de mon

ASIE

Religieuses Missionnaires

EN TOURNÉE DE BAPTÊMES

**Lettre de Sœur GERMAINE, catéchiste missionnaire
de Marie-Immaculée**

'EST au cours d'une excursion en quête de baptêmes que j'écris cette lettre. Nous nous trouvons, Sœur Chrétienne et moi, en un village nommé Pérali et si éloigné des stations pourvues de missionnaires que, même le dimanche, nous sommes privées de la sainte messe.

I

A Pérali, nous nous sommes installées un peu en dehors de toute habitation, dans un terrain inculte, rempli de grosses pierres et de cactus fort épais et très hauts.

On nous a prévenues de nous méfier des serpents.

J'ai répondu que leur visite ferait le bonheur de ma compagne, qui, nouvellement arrivée, se plaint toujours de n'en pas voir assez. Pour le moment, nous les attendons encore ; mais nous avons eu quelque chose qui les vaut.

* * *

Il faut vous dire que, chaque soir, nous faisons la visite de tous les coins de notre logis et nous aspergeons d'eau de Lourdes la natte sur laquelle nous étendons nos membres fatigués.

Un soir, à peine couchées, nous entendîmes l'une et l'autre un bruit insolite dans le chaume du toit.

Pour ne pas nous effrayer mutuellement, nous ne nous communiquâmes pas nos impressions et, tâchant de nous persuader que c'était un rat ou un écureuil, nous nous endormîmes, comme les jours précédents, dans un acte d'abandon en la Providence.

Le lendemain, à la même heure, nous venions d'étendre notre natte lorsque quelque chose de lourd tomba du toit. Saisissant la lumière, nous aperçûmes un énorme scorpion, de ceux dont la piqûre est mortelle. Une pierre qui se trouvait là nous permit de le tuer sur-le-champ.

À peine étions-nous recouchées que ma compagne se relève en sursaut : quelque chose était encore tombé sur la natte. Elle regarde, ce n'était qu'un gros mille-pattes. Nous avons ri de bon cœur de notre impressionnabilité, qui était cependant bien un peu justifiée.

* * *

Ces alertes nocturnes n'ont cependant rien de nouveau pour nous.

À Palayam, où nous avons passé trois semaines, nous logions dans une maison qui abritait tout un régiment de rats, lesquels ne cessaient de faire autour de nous de bruyants exercices. Il était impossible de dormir et c'est grâce à la lampe que nous laissions brûler toute la nuit que nous

n'avons pas
mes pas arriv
cela à Kumb

Le village
cueilli beauc
que huit fam
ment du mis
ils font bien

Tous les ma
de la chapelle
dis que le kov
autres homme
tant de bruit
chez eux à l'ép
les arrêter dan

C'est la pro
avons-nous ét
ces quelques c

Restez long
rons bien.

Et, de fait, i
ceufs, du riz.

Mais je m'ét
que j'arrive à v

Le bon Dieu
est abondante

n'avons pas été mordues. Quant à notre linge, nous ne sommes pas arrivées à le préserver ; mais nous réparerons tout cela à Kumbakonam.

* * *

Le village de Pérali est très grand et nous y avons déjà cueilli beaucoup de petites *fleurs* parmi les païens. Il n'y a que huit familles de néophytes, qui, étant donné l'éloignement du missionnaire, sont d'une grande ignorance. Mais ils font bien ce qu'ils peuvent.

Tous les matins et tous les soirs, le *kovil pilley* gardien de la chapelle vient dire les prières. Tous y assistent. Tandis que le *kovil pilley* les récite alternativement avec deux autres hommes, les bébés, amenés par leurs mères, font autant de bruit que ceux qui prient. Mais ici, les enfants sont chez eux à l'église ; personne ne songe à les faire taire ni à les arrêter dans leur va et vient.

C'est la première fois que nous visitons Pérali. Aussi avons-nous été bien touchées de l'empressement avec lequel ces quelques chrétiens nous ont reçues :

Restez longtemps, nous disaient-ils ; nous vous soignons bien.

Et, de fait, ils nous procurent tous les jours du lait, des œufs, du riz.

Mais je m'étends trop sur ces petits détails ; il est temps que j'arrive à vous parler de l'apostolat.

II

Le bon Dieu a béni notre expédition. En effet, la moisson est abondante et toute prête à donner aux greniers du Père

de famille six cent trente épis mûrs. Vous voyez combien de protecteurs et d'intercesseurs pour nos bienfaiteurs, nous envoyons en paradis. Il faut dire, pour expliquer ce nombre considérable de baptêmes, que nous sommes en pleine épidémie de dysenterie et de variole.

Beaucoup de villages que nous visitons ne nous avaient jamais vues. Aussi la première impression est-elle souvent la méfiance et la peur.

Les pauvres gens ne peuvent comprendre que la charité soit le seul motif qui nous fait affronter la fatigue et la chaleur pour venir jusqu'à eux. Il faut donc, tous les jours, et partout, redire qui nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous voulons ; et ce n'est pas tout de suite que se brise la glace qui tient tout le monde à une distance respectueuse.

Aussi que de fois, voyant dans les bras de leurs mères de pauvres petits rachitiques qui semblent n'attendre que leurs ailes pour s'envoler, nous demandons-nous avec angoisse : Est-ce que nous pourrons les baptiser ? ”

Mais Dieu est si bon, que, jusqu'ici, après bien des pourparlers et bien des craintes, sans doute, on nous a toujours laissées entièrement libres d'agir.

* * *

Il suffit que quelque personne brave commence à recourir à nos médicaments. Ordinairement, c'est un homme, le plus courageux de la localité assurément. Une fois l'exemple donné, c'est à qui sera le plus vite servi. Nous n'avons plus à faire aucun frais ; nous sommes entourées, bousculées. Tout le monde est malade ; chacun veut profiter de

notre passa-
sents et à
avec une so
que les mères

Avant-hier
vainement
ger de peur

Alors, de

Ayez pitié

A cet app
gens afin de
nous fit alor

donner comp

les rouages

plus très bien

solide sur s

quelconque e

Bref, nous
magnifique d
de enthousias
de grâces dev

notre passage et se munir de remèdes pour les maux présents et à venir, et dans cette foule agitée, nous cueillons avec une sollicitude empressée les petites *fleurs* mourantes, que les mères nous apportent en toute confiance.

Avant-hier, une pauvre vieille, toute courbée, essayait vainement d'arriver jusqu'à nous, personne ne voulant bouger de peur de perdre son tour.

Alors, de loin, elle s'écria, en nous tendant les mains :
Ayez pitié de moi, qui suis un enfant sans mère ? ”

A cet appel de détresse, je me lève et je fais écarter les gens afin de lui permettre d'avancer. Tout heureuse, elle nous fit alors l'énumération de ses maux. Hélas ? pour lui donner complète satisfaction, il aurait fallu renouveler tous les rouages de son pauvre corps : ses oreilles n'entendent plus très bien ; elle n'y voit plus clair ; elle ne se sent plus solide sur ses jambes, etc., etc. Je lui donnai un remède quelconque et elle se retira contente.

• • •

Bref, nous rentrerons à Kumbakonam avec une gerbe magnifique de 711 *fleurs*. Vous devinez avec quelle gratitude enthousiaste nous chanterons le *Magnificat* d'actions de grâces devant notre chère petite grotte de Lourdes.

AFRIQUE
—
AU KIKOUYOU
—

Par le R. P. LOUIS RAULT, de la Congrégation
du Saint-Esprit, missionnaire au Zanguebar

I

PAYSAGES GRANDIOSES — SÉPULTURE DES INDIGÈNES —
MŒURS ET COUTUMES

LE Kikouyou est un pays merveilleux. Haut plateau, tailladé sur son pourtour par d'innombrables et profondes déchirures, il englobe dans sa partie nord le Kénnya, tandis que ses ramifications méridionales confinent presque au Kilima Ndjaro.

Le Kénnya (5 460 mètres d'altitude) et le Kilima Ndjaro (6 000 mètres) sont, vous le savez, les deux géants superbes du système orographique africain.

Le Kénnya ! Comment décrire sa splendeur, le matin, lorsque les nuées flottantes ne se sont pas encore accrochées à ses flancs ou, le soir, lorsqu'elles se sont laissé entraîner par la brise. Sa tête chenue arrondit alors sa masse étincelante sur le bleu firmament. On dirait un lumineux et fantastique bloc de cristal.

Le Kilima Ndjaro n'exerce pas une moindre fascination.

Que de
lement
blanchit
jour vier
et d'azu
de la nui
bitat des
sionnaire
comme po
lards lait
demeure à

Entre c
lent, infini
Kikouyou,
Je ne pe
un champs
laboureur,
sont incom
Il faut s
cette région
douces ; p
l'escalade e
profusion d
Grâce à c
peut se his
s'arrête à mi
tels des nids

Que de fois je l'ai admiré dans le ciel clair, dominant royalement les monts qui l'entourent ! Une pâleur neigeuse blanchit son front. Quand les derniers rayons de l'astre du jour viennent le frapper, il s'irradie de pourpre, de safran et d'azur, jusqu'à ce que descende le crépuscule, messenger de la nuit. Alors, il redevient le redouté et mystérieux habitat des esprits, des génies, des mânes ancestraux. Les missionnaires qui l'ont visité disent qu'il s'enveloppe, le matin, comme pour se réchauffer, d'un épais manteau de brouillards laiteux. Il fait si froid sur son sommet où la neige demeure à perpétuité !

* * *

Entre ces deux faites suprêmes du noir continent s'étalent, infiniment moins altières, les innombrables collines du Kikouyou, parées d'une végétation luxuriante.

Je ne peux mieux définir le pays qu'en le comparant à un champs immense creusé de sillons par la charrue du laboureur, avec cette différence que les sillons du Kikouyou sont incomparablement plus larges et plus profonds.

Il faut avoir le pied montagnard pour circuler dans cette région accidentée. Nulle part on ne trouve de pentes douces ; partout se dressent des collines abruptes dont l'escalade est heureusement facilitée par une incroyable profusion de lianes.

Grâce à ces cables naturels, que le missionnaire saisit, il peut se hisser sur les hauteurs du monticule. Parfois, il s'arrête à mi-côte, car les villages indigènes y sont étagés, tels des nids de roitelets dans un buisson.



Quand fatigué de l'ascension, il s'assied sur une roche et cherche à découvrir le sentier qu'il a suivi, son regard se perd dans d'inextricables broussailles. Il n'aperçoit, partout, que halliers, fouillis de plantes sauvages, de ronces et d'arbustes enchevêtrés.

Là vivent, croissent et se multiplient mille et mille fauves. L'hyène y creuse son terrier qu'elle ne quitte que la nuit pour aller à la recherche des cadavres. Sachez que les Kikouyoux n'ont pas d'autre sépulture que l'estomac des hyènes ; on leur jette en pâture tous les défunts de la région ; aussi sont-elles considérées comme des animaux sacrés.

Dans les fourrés vivent côte à côte le chacal et le léopard. Le cri aigu et monotone du premier trahit son passage ; le second signale ses promenades nocturnes par ses rapines, car il a un goût désordonné pour la viande de chien ou de mouton.

Dans les vallées, où circulent d'abondants cours d'eau, se baignent deux autres voisins malgracieux, l'hippopotame et le crocodile.

Il y a cinq ou six ans, j'aurais pu mentionner le rhinocéros parmi les hôtes redoutables de ces parages ; mais on n'en voit plus aucun.

Un seigneur majestueux et terrifiant plus que tous les autres, c'est le lion. Il peuple la brousse et les hautes herbes, et, malgré la chasse qu'on lui fait, il n'est pas près de disparaître. Il n'y a pas très longtemps, deux de ces super-

bes monarques de la faune africaine ont défilé à 200 mètres de moi.

Dans les dômes de verdure, d'où émergent des palmiers au feuillage profondément échancré, s'abritent mille gracieux volatiles, entre autres l'oiseau tisseur, colorié de jais et de safran, qui suspend à la ramure des arbres son nid semblable à un petit panier.

* * *

En fait de culture, on rencontre des plantations de canne à sucre et de bananiers. Ceux-ci nourrissent l'indigène de leurs fruits savoureux. Celles-là lui fournissent son fameux *tembo*, boisson si délectable qu'il l'offre en libations à son *Ngaï* (Dieu) avant d'en absorber lui-même d'amples et enivrantes rasades.

* * *

Les vallées sont très fertiles à cause de l'humidité du sol et des alluvions qu'y dépose deux fois par an la saison des pluies.

A ce moment, les rivières, considérablement grossies, se précipitent furieuses et écumantes. Malheur au téméraire qui voudrait les traverser !

On ne peut guère alors circuler et faire de ministère que sur le parcours de la colline où se trouve située la mission. Toute communication avec les autres régions est coupée par la crue des rivières.

À la saison sèche, on peut sans trop de difficultés *missionner*. L'accès des populations est plus facile ; mais on

aurait grand besoin d'une monture au pied ferme et solide pour franchir les aspérités et les déclivités de ce pays tout bosselé. Que de services nous rendrait un mulet ! Hélas ! jusqu'à présent la maigreur extrême de ma bourse ne m'a pas permis d'en faire l'achat. Bénie soit la personne à qui le ciel inspirera de m'envoyer les cinq francs qui me manquent !

* * *

Une des grosses difficultés auxquelles se heurte ici l'apostat, c'est la dissémination des cases indigènes. Nulle part ne se rencontrent d'importants groupements de populations, comme on en voit dans les autres parties du continent noir.

Une vingtaine de paillottes constituent un village et il faut aller à deux ou trois kilomètres plus loin pour trouver une agglomération identique.

Ces installations sont, d'ailleurs, essentiellement instables. Nomades par tempérament, les Kikouyous sont perpétuellement par monts et par vaux. Le caprice seul les arrête et fixe leur sommaire logis quelque part. Ils n'y resteront pas longtemps. Après avoir séjourné deux saisons, deux ans au plus, à l'endroit qui les a charmés, ils éprouvent l'irrésistible besoin d'aller se fixer ailleurs.

Heureusement leur mobilier est des plus sommaire. Et cela favorise encore leur vie errante. Une peau de bœuf ou d'antilope forme leur literie. Quelques terrines et Calebasses sont leurs seuls ustensiles de cuisine. Ajoutez-y deux pierres à moudre le grain et une auge taillée dans un tronc d'arbre pour battre le maïs ou le millet, au fur et à mesure qu'on en a besoin pour le repas du soir.

Tout
gement
perché
placem

Au n
peu cor
sur une
de bran
d'herbe.
entonn
feuilles
de chen
pourra.
La port
franchi
ment.

“ Aut
n'ont pe
ils avai
kambas
faire ch
se proté
côte à c

L'ord
ont mis
trécoup,

Désor
le pouss

Tout cela forme le lot de la femme au jour de déménagement. La charge est hissée sur son dos et le marmot est perché pardessus. Ainsi "bâtée", elle s'achemine vers l'emplacement de la nouvelle demeure.

Au mari incombe la tâche de construire la case. Travail peu compliqué. Une centaine de piquets, plantés en terre sur une ligne circulaire, sont reliés ensemble par un treillis de branchages ; puis le tout est crépi de boue mélangée d'herbe. Là-dessus en guise de toiture, est surposé un entonnoir tressé de gaules entrecroisées, puis recouvertes de feuilles de bananiers et de roseaux. Point de fenêtre, point de cheminée. La fumée du foyer s'échappera par où elle pourra. Et l'entrée ? c'est un casse-tête ou un brise-reins. La porte est tout juste de la hauteur d'une chèvre. Pour la franchir, il faut se mettre à genoux ou se ployer profondément.

* * *

"Autre temps, autre mœurs", dit l'adage. Les Kikouyoux n'ont pas été toujours aussi nomades qu'aujourd'hui. Jadis ils avaient senti le besoin de s'unir pour résister aux Waikambas et aux Massaï, qui venaient par bandes compactes faire chez eux des razzias de bœufs et de femmes. Il fallait se protéger contre ces terribles voisins et, pour cela, vivre côte à côte : il y avait alors de gros villages.

L'ordre et la paix amenés par le gouvernement anglais, ont mis fin à toutes ces guerres, mais a fait naître, par contrecoup, le goût de l'indépendance et de la vie errante.

Désormais, chacun s'en va où son instinct et son intérêt le poussent.

* * *

Dès le matin, les vieux quittent leur gîte... non pas pour aller travailler aux champs. Cette besogne regarde les femmes. Quelques effluves de *njoï* (vin) sont venus caresser leurs narines largement épanouies et ils s'en vont à la recherche de ce nectar.

On les rencontre trotinant, jacassant, tout heureux des bonnes gorgées qu'ils vont s'ingurgiter. A ce moment-là, ne cherchez pas à entamer une conversation avec eux ; ils ne sauraient que vous répondre : " *Né njoï udazié rognoua* (c'est au vin que je cours !)".

Arrivés chez celui qui doit les régaler ce jour-là, ils s'assoient et devisent en attendant l'apparition de la précieuse calebasse.

Alors le silence se fait et la joie s'épanouit sur tous les visages.

Les libations commencent. Le chef emplit de vin une corne de bœuf, puis la répand par terre. C'est la part offerte à Dieu. On peut ensuite boire sans scrupules.

La corne est de nouveau remplie. On la bénit, en crachant à droite et à gauche, et on la vide soigneusement. Chacun à son tour reçoit sa lampée. La corne fait le tour de l'assemblée, jusqu'à ce que la jarre soit épuisée.

Telle est la scène quotidienne à laquelle on peut assister. Inutile de chercher à faire un peu de catéchisme dans ces réunions. On a affaire à des brutes, incapables d'écouter et de comprendre.

II

LES FEMMES -- LES JEUNES GENS

La vie de la femme, chez les Kikouyou, ne ressemble guère à celle du mari.

Elle au
rendre pa
piocher, s
tions des

Avant e
du marm
elle l'assie

Sa piocl
teau... C
la terre, a
brise les r
par la fatiq

Parfois,
quelque ch
alors que, j
fête en fête
désormais.

Le soir v
pour prépa
dans la case

Les femm
bles et pré
chiser. Imp
fait qu'on n
soir les port
seuls gardie

* * *

Elle aussi quitte le logis de bon matin ; mais c'est pour se rendre parfois très loin, au champ qu'elle doit ensemer, piocher, sarcler, moissonner, défendre contre les déprédations des oiseaux ou des sauterelles.

Avant d'entreprendre son rude labeur, elle se débarrasse du marmot qu'elle a emporté à califourchon sur son dos ; elle l'assied sur une peau de chèvre ou de gazelle.

Sa pioche, sa pelle, sa houe, c'est tout simplement un couteau... C'est avec un couteau qu'elle tourne et retourne la terre, arrache les patates, déracine les mauvaises herbes, brise les mottes. Elle ne se laisse distraire de sa besogne ni par la fatigue, ni par les cris de son enfant.

Parfois, pour oublier sa peine, elle fredonne le refrain de quelque chanson apprise au beau temps de son adolescence, alors que, jeune fille adulée des jeunes gens, elle courait de fête en fête. Ces joies d'autrefois elle ne les connaîtra plus désormais.

Le soir venu, elle doit aller dans la forêt ramasser le bois pour préparer le souper de la maisonnée et entretenir le feu dans la case durant la nuit.

Les femmes kikouyous sont des travailleuses infatigables et précisément cette vertu nous empêche de les catéchiser. Impossible de les aborder. Leur vie, incessant labeur, fait qu'on ne les rencontre jamais chez elles. Du matin au soir les portes de la hutte sont closes. Les lézards sont les seuls gardiens du logis.

* * *

Et les jeunes gens !... et les jeunes filles !

Ce sont les heureux de la tribu. " Il faut bien que jeunesse se passe ! " En aucun pays ne se vérifie mieux qu'au Kikouyou ce vieux proverbe.

Oint d'huile de ricin ou de suif de mouton, coiffé de plumes d'autruche, le visage fardé d'ocre, l'*anake* (adolescent) passe son temps à se pavaner, à se promener, à danser.

• • •

Les jeunes filles, de leur côté, ne pensent qu'à se parer et à s'amuser... jusqu'au jour où, moyennant le don d'une trentaine de moutons à leurs père et mère, un mari deviendra leur " seigneur et maître " et vivra paresseusement en leur laissant tout le fardeau du gros travail.

III

EXPÉDITIONS BELLIQUEUSES

Jadis, la guerre était la grande occupation des jeunes Kikouyous ; ils étaient toujours en alerte pour repousser des invasions de Massaï, de Waikambas et autres belliqueux voisins.

L'approche de l'ennemi était annoncé par le *mbou* (cri d'appel) des femmes. Aussitôt l'alarme donnée, tous les guerriers quittaient leurs ravins ou leurs collines, et une terrible chasse à l'homme commençait. Les Kikouyous lance en main, casse-tête au poing et bouclier tournoyant en l'air, se précipitaient à qui mieux mieux, poussant des cris féroces, frappant, taillant, abattant tout ce qui leur résistait.

Les Wak
flèches. Le
faveur de la
c'était la sai
étouffaient
pénétraient
sortir le bét
beuglement
était aussitôt
raient, engag
maient à cou
la lance tous

Mais, pour
une simple de

Chez eux
l'amour du bu
pour leurs fes
se marier pou
Ils allaient co

De grandios
vieux, les viei
autour d'un gr
vronné des an
endiablée. On
dictions à l'ad
saient frénétiq
Puis, quelqu

Les Wakambas, cachés dans les herbes, décochaient leurs flèches. Les Massaïs, plus timides, n'attaquaient qu'à la faveur de la nuit. L'époque préférée pour leurs incursions, c'était la saison des pluies. Quand les averses torrentielles étouffaient le bruit de leurs pas, ces gens avides de butin pénétraient doucement dans le parc à bœufs, en faisaient sortir le bétail qu'ils emmenaient promptement au loin. Un beuglement trahissait parfois leur méfait. Le *mbou* d'alarme était aussitôt lancé et, en pleines ténèbres, les *anakés* accouraient, engageaient la lutte, fouillaient les buissons, assommaient à coups de casse-tête ou tailladaient du sabre et de la lance tous les ennemis qu'ils rencontraient.

* * *

Mais, pour les Kikouyou, la guerre n'était pas toujours une simple défensive. Eux aussi avaient des goûts rapaces.

Chez eux était aussi développé que chez leurs voisins l'amour du butin. Il leur fallait des bœufs et des moutons pour leurs festins. Il en fallait aussi aux éphèbes en âge de se marier pour les mettre à même d'acheter leurs fiancées. Ils allaient conquérir cette dot dans les tribus des alentours.

De grandioses cérémonies préludaient à l'expédition. Les vieux, les vieilles, les jeunes filles se donnaient rendez-vous autour d'un grand bûcher auquel mettait le feu le plus chevronné des anciens. C'était le signal d'une danse guerrière endiablée. On trépigait, on sautait, on vociférait des malédictions à l'adresse de l'ennemi. Les jeunes gens brandissaient frénétiquement leurs épées et leurs lances.

Puis, quelque vétéran haranguait les guerriers, vantait

ses exploits et les prouesses des anciens qui l'entouraient. Il énumérait les bœufs qu'il avait pris, les hommes qu'il avait tués, rappelait ses blessures, montrait les cicatrices de son bouclier, bref, s'efforçait d'électriser son entourage. Chaque jeune homme rêvait de se montrer à la hauteur de ses vaillants devanciers et même de les surpasser en exploits de massacre et de pillage.

Le discours terminé, un sorcier, coiffé de plumes d'autruche ou d'épervier, immolait un mouton au dieu des Kikouyous pour se le rendre propice. Les guerriers pouvaient partir alors en campagne ; ils étaient accompagnés de la bénédiction d'en haut.

Le lendemain, au petit jour, la plaine s'emplissait d'une foule hurlante. Brandissant sabres et boucliers, la jeunesse se ruait vers l'Ukamba, courant à la conquête du bétail.

Le bataillon d'avant-garde devait râfler le butin, les autres avaient pour consigne d'arrêter l'ennemi, afin de favoriser la fuite des maraudeurs chassant devant eux le troupeau enlevé.

* * *

Comment décrire la fête qui célébrait l'arrivée au village de la proie capturée ? Les jeunes filles chantaient, acclamaient, frappaient des mains, agitaient des rameaux, et accouraient en signe d'allégresse au devant des guerriers.

La victoire était célébrée par un plantureux festin. Plusieurs bœufs étaient abattus et grillés sur des charbons ardents. On se gorgeait de viandes qu'arrosaient d'amples rasades d'hydromel et de vin. Puis on partageait entre les familles le produit de l'expédition.

Heu
le rev
les Eu
riches,
Quelq
peaux.
Aux
pour u

Qua
d'étoile
et jeun
Le b
quant
me rev
C'est
que les
Ils n
réjouiss

Les d
aux dif
L'une
âge. C'
Les s

* * *

Heureux temps que celui-là ! Nos *anakés* voudraient bien le revivre. Que de fois je les ai entendus dire : “ — Ah ! si les Européens n'étaient pas ici ! nous deviendrions bien vite riches, nous aurions bien vite de quoi acheter des fiancées. Quelques voyages dans l'Ukamba grossiraient nos troupeaux. ”

Aux belliqueuses occupations d'autrefois ont succédé — pour unique passe-temps — les danses nocturnes et diurnes.

IV

DANSES NOCTURNES ET DIURNES

Quand l'astre de la nuit se lève dans le ciel étincelant d'étoiles, chaque village se transforme en bal. Jeunes gens et jeunes filles gambadent autour d'immenses brasiers.

Le bruit des mélopées accompagnant les sauteries et marquant la cadence des rondes interminables vient souvent me réveiller : “ *Aya !... Aya !... Aya ! é... é !* ”

C'est seulement lorsqu'ils n'en peuvent plus de lassitude que les danseurs songent enfin à goûter un peu de repos.

Ils ne reprennent des forces que pour se livrer à d'autres réjouissances.

* * *

Les danses diurnes sont de trois sortes et correspondent aux différentes saisons de l'année.

L'une d'elles rappelle assez bien nos tournois du moyen âge. C'est la Kéchoukya.

Les spectateurs se rangent en cercle. Les jeunes filles,

assises aux places d'honneur, ont les cheveux et le visage peints d'huile et d'ocre ; à leurs oreilles pendent des quantités d'anneaux de perles ; elles tiennent à la main, en guise de sceptre, des branchettes d'arbustes.

Les jeunes gens sont harnachés comme aux jours de guerre. Armés de la lance, du casse-tête et du sabre, ils s'avancent tout reluisants de la graisse ou du beurre dont ils se sont copieusement frictionnés.

Tout à coup un *li-li-li-li-li* retentit. C'est l'acclamation saluant le premier guerrier qui s'est lancé dans l'arène. Vingt autres lui succèdent. Bientôt une centaine de brillants jouteurs évoluent dans l'enceinte. Ils bondissent comme des tigres ; ils brandissent leurs armes en face d'un ennemi qu'ils font mine de poursuivre, de transpercer ou d'assommer.

A cette mimique sauvage, l'assistance applaudit par des *li-li-li-li* ou des refrains chantés en chœur : " Vous êtes de braves guerriers ! Soyez comme cela demain ; restez-le encore après-demain et le jour suivant ! "

Les branchettes dont chaque jeune fille est armée sont agitées au devant des acteurs tout fiers des félicitations qu'on leur adresse.

Des après-midi entières sont consacrées à la *kéchoukya*. C'est la fête préférée ; bien qu'elle ne soit plus qu'un jeu, elle évoque les exploits d'autrefois.

Les anciens sont tellement fanatiques de ce sport qu'on les voit parfois disputer la partie et rivaliser de souplesse avec les *anakés*.

* * *

He
ment
ter d
est d
renor
surab
toute
ques

Si
Mais
c'est l'
Je d
" —
instrui
" —
jours a
" —
les sor
de les c
" —
" —
a de c
notre t
d'égorge
" —
l'entend

Hélas ! ces passe-temps sont l'occasion d'actes profondément immoraux et, par là, ils offrent l'inconvénient d'écarter de nous toute la jeunesse dont l'unique souci quotidien est de s'amuser. Il faudra une grâce très puissante pour renoncer à ces saturnales ! Heureusement Dieu la donne surabondamment aux âmes d'élite et c'est pourquoi, malgré toutes ces diableries, nous avons déjà réussi à établir quelques missions assez florissantes.

V

LES SUPERSTITIONS

Si encore l'apostolat n'avait que cet obstacle à briser,
Mais un ennemi peut-être plus résistant encore que la danse
c'est l'attachement aux traditions ancestrales.

Je demande à un vieux :

“ — Pourquoi ne viens-tu pas à la mission pour te faire instruire ?

“ — Mais j'ai ma religion : celle que l'on a pratiquée toujours au Kikouyou.

“ — C'est la religion du mensonge. Vous êtes dupés par les sorciers, qui vous prennent vos chèvres sous le prétexte de les offrir en sacrifice. De fait, ils les mangent...

“ — Nous le savons bien ; mais on a toujours agi ainsi.

“ — Nous autres, Blancs, nous avons vos coutumes, il y a de cela longtemps. Des missionnaires sont venus dans notre tribu ; nous les avons écoutés, et nous avons cessé d'égorger des bœufs et de faire des libations.

“ — Cela, c'est votre affaire !... Chacun agit comme il l'entend.

“ — Du moins, ne pourriez-vous pas nous envoyer vos enfants pour que nous leur apprenions à lire et à écrire !... ”

“ — A quoi bon ? Nous autres, avons-nous étudié les *Maroa* (livres) et nous en portons-nous plus mal. On peut très bien vivre sans cela. ”

Vous voyez qu'ils ont réponse à tout.

Tel est parfois leur fanatisme que, sur leur lit de mort, ils font jurer à leurs enfants de ne jamais abandonner les coutumes kikouyou.

A ce serment est jointe une malédiction terrible :

“ — Si tu es parjure, puisses-tu mourir de faim ! Périssent tes bœufs, tes moutons et tes chèvres ! Que la femme achetée et épousée par toi soit frappée de stérilité ! etc. ”

Pour n'être pas idolâtres et fétichistes comme d'autres peuples de l'Afrique équatoriale, les Kikouyou n'en sont pas moins superstitieux. Ici les *tabous* sont innombrables.

Qu'on n'aille pas croire cependant que leur religion soit le naturisme, dont parle M. Réville dans l'un de ses ouvrages.

Si une sorte de crainte et de respect est vouée aux hyènes, chacals, léopards, serpents, aigles, etc., c'est parce que, en ces animaux, sont censés s'être incarnés les esprits des défunts et c'est à ces esprits ancestraux que s'adresse le culte des sauvages.

L'hyène vient-elle faire une ronde de nuit dans la cour du village, c'est que les mânes sont irrités. Il faut leur sacrifier une chèvre pour apaiser leur courroux.

Un chacal aboie-t-il dans les ténèbres, aux alentours de la case. Ce cri présage un malheur ; les esprits ont à se venger d'une offense. Il faut les fléchir par quelque immolation : on leur jette de la viande dans la brousse voisine.

Les ai
C'est ma
quelque
doit leur

Quand
qu'elle pe
esprits ; q
sa marmi
méconten
de vents c
finirait pl
qui ont co

Les gra
sorciers. A
venir dans
A la moi
habitants d
médicamen
ceinture. L
guérison, c'
sorcier man

L'habileté
dent à bern
Ils abusent
faire croire

Les aigles survolent-ils longuement la maison d'un chef. C'est mauvais signe ; les esprits lui gardent rancune pour quelque méfait. S'il veut n'avoir rien à craindre d'eux, il doit leur offrir un mouton.

Quand une femme laisse par mégarde tomber l'enfant qu'elle porte attaché sur son dos, c'est une méchanceté des esprits ; quand sa calebasse remplie de vin se brise, quand sa marmite éclate au feu, tout cela est le fait d'esprits mécontents. A eux encore sont imputables les tourbillons de vents qui emportent la toiture des cases, etc . . . On n'en finirait plus d'énumérer toutes les croyances superstitieuses qui ont cours par ici.

VI

LES SORCIERS

Les grands promoteurs des superstitions, ce sont les sorciers. A la fois médecins et prêtres, ils sont appelés à intervenir dans toutes les circonstances qui peuvent se présenter.

A la moindre indisposition qu'on lui signale chez l'un des habitants de son village, le sorcier va le trouver, sa hotte à médicaments sur le dos, et son coutelas sacrificateur à la ceinture. La première condition requise, en effet, pour la guérison, c'est l'oblation aux dieux d'un mouton dont le sorcier mange les meilleurs morceaux.

L'habileté avec laquelle ces agents de perversité s'entendent à bernier leurs compatriotes est vraiment incroyable. Ils abusent de la ventriloquie et du charlatanisme pour faire croire à leur pouvoir surnaturel. Toute leur puissance

est basée sur l'audace et la dextérité avec laquelle ils exécutent leurs tours de passe-passe.

Beaucoup d'entre eux prétendent avoir été emportés dans le ciel et avoir reçu de *Ngaï* (Dieu) la révélation des remèdes applicables aux maladies ; et, pour preuve, ils montrent des amulettes de leur fabrication, qu'ils attestent leur avoir été remis par *Ngaï*.

Les naïfs indigènes ont une confiance illimitée à toutes ces rêveries ; ils croient aux queues de vaches magiques, aux morceaux de courge, de craie, de cire, aux épines, dont les sorciers emplissent des cornes de gazelle et qu'ils se suspendent au cou. Ils sont convaincus que ces porte-bonheur les défendront contre la fièvre, éloigneront d'eux les bêtes nuisibles et les garderont de tout accident.

Pauvres Kikouyous ! comme on les trompe pour prendre leurs chèvres et les quelques roupies ramassées par eux si péniblement !

Si encore l'influence néfaste du sorcier se bornait à ses rapines ! Mais ce représentant de Satan ne néglige rien pour contrecarrer notre action. Il nous accuse de vouloir détruire la tribu en la faisant renoncer à ses traditions ancestrales. Il accumule calomnies et mensonges pour nous faire détester. Le baptême, à l'en croire, aurait pour effet de rendre les femmes stériles. L'inhumation chrétienne des défunts serait également une pratique pernicieuse. La manducation de toutes sortes de viandes ne serait par moins répréhensible. Et ainsi toutes les pratiques de la vie chrétienne sont incriminées ou tournées en ridicule...

Les résu
sommés ici,
breuses chré
à laquelle j'
compte déjà
n'a que trois
taine ; celle c
Une conve
nombre est c
le plus renon
par les RR. P
du vicariat a
Dans l'aube
you nous rapp
apôtres racon
quelle joie noi
de l'entente, de
chrétiens, qui,
cœur et qu'une
Nos néophyt
qu'une grande
dans leurs trav
communes. La
patates ou d'ig
chaque quartie
festin. On boit

VII

PROGRÈS DU CATHOLICISME

Les résultats déjà obtenus depuis quinze ans que nous sommes ici, ne laissent pas d'être encourageants. De nombreuses chrétientés ont été fondées. La mission de Mangou, à laquelle j'appartiens et qui a été créée il y a neuf ans, compte déjà deux cents chrétiens ; celle du Gatanga, qui n'a que trois années d'existence, en compte une cinquantaine ; celle de Saint-Augustin, près de deux cents.

Une conversion qui en déclanchera peut-être un grand nombre est celle de Karoli, le personnage le plus influent et le plus renommé de tout le Kikouyou. Elle a été obtenue par les RR. PP. de l'Institut italien de la Consolata chargés du vicariat apostolique du Kenya.

Dans l'aube de son épanouissement, la jeune Eglise kikouyou nous rappelle par plus d'un trait ce que les *Actes des apôtres* racontent des fidèles de l'Eglise naissante. Avec quelle joie nous constatons parmi nos paroissiens un reflet de l'entente, de la charité et de la fraternité des premiers chrétiens, qui, au dire de saint Luc, ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme !

Nos néophytes de Mangou ne forment, pour ainsi dire, qu'une grande famille. Ils habitent côte à côte, s'entraident dans leurs travaux et participent chaque soir à des agapes communes. La boullie de maïs ou de millet, les plats de patates ou d'ignames rôties, que toutes les ménagères de chaque quartier ont préparés ensemble, font les frais du festin. On boit à la mêmealebasse. Le repas terminé, on

devise amicalement autour du foyer. Le Noir est grand causeur. Il n'est pas rare que les contes et récits le tiennent éveillé jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Mais, le matin, dès le premier chant de la perdrix, les Kikouyous sont debout. Les catholiques se font un devoir de sanctifier les prémices de la journée en venant assister à la sainte messe. Durant la semaine, nos modestes chapelles sont certainement remplies d'une plus nombreuse assistance que bien des églises d'Europe.

* * *

Cette intensité de vie religieuse s'explique aisément. Nous n'avons eu qu'à christianiser des coutumes païennes invétérées.

Ainsi, la confession existe depuis longtemps chez les sauvages Kikouyous. Elle est rituellement établie. On l'appelle le *Kotahékya*. Tout indigène qui tombe malade, ou à qui arrive un malheur, doit faire venir le sorcier ou se rendre chez lui pour " vomir " ses péchés. L'opération se fait de la manière suivante. Le sorcier trempe une patte de chèvre dans une mixture nauséabonde qu'il a composée, puis l'applique sur la langue du pénitent. Celui-ci, après l'avoir dégustée, n'a pas de peine à expectorer vivement les iniquités dont il avait la conscience chargée !

Une autre scène qui n'est pas moins fréquente, c'est la bénédiction des champs de haricots, de millet, de maïs. On purifie aussi soigneusement les maisons où quelque chose d'étrange s'est passé.

Nous avons adopté, mais en les transformant et en les

surnatural
demeure r
bénir. Nou
Rogations
ainsi aux g
Nous pr
les païens,
peu grave,
infaillible
sang tous l

On a bes
de la Croix
absolue de
de nombre
chrétiens, r
sence du S
ni vin, ni l
fidèles à leu
parole qu'il
d'hier !

Un bien
Mais qu'il

Aidez-n
d'évangélis
prières et p

surnaturalisant, ces vieilles coutumes. Ainsi, dès qu'une demeure nouvelle est bâtie, le Père est invité à venir la bénir. Nous n'avons pas encore établi la cérémonie des Rogations ; mais nous songeons à le faire, assurés de plaire ainsi aux gens.

Nous procéderons aussi à la bénédiction du bétail. Chez les païens, quand une brebis est victime d'un accident un peu grave, pour prévenir les malheurs qui s'en suivraient infailliblement, le sorcier égorge un bouc et asperge de son sang tous les animaux du village.

* * *

On a beaucoup parlé, ces années dernières, de la Société de la Croix blanche, qui impose à ses adhérents l'abstinence absolue de toute boisson fermentée. Cette Société compte de nombreux adeptes dans l'Afrique orientale. Tous nos chrétiens, notamment, en font partie. A la chapelle, en présence du Saint-Sacrement, ils ont juré de ne jamais boire ni vin, ni bière, ni eau-de-vie. Je puis certifier qu'ils sont fidèles à leur engagement. Le Kikouyou ne manque pas à la parole qu'il a donnée. Voilà de quoi sont capables ces païens d'hier !

Un bien réel a donc déjà été fait en ces pays sauvages. Mais qu'il en reste encore à faire !

Aidez-nous, chers lecteurs, participez à notre œuvre d'évangélisation ! Vous le pouvez très efficacement par vos prières et par vos aumônes.

AFRIQUE

Un Visiteur indésirable

SCÈNES DE LA VIE AU CONTINENT NOIR

Lettre du R. P. René LEFEBVRE, des Pères Blancs,
missionnaire dans l'Ouganda

LE soleil va terminer sa course. Il descend rapidement vers l'horizon, cherchant à se cacher derrière les collines.

Ses derniers feux donnent au feuillage des bananiers un éclat plus vif, qui tranche sur le vert sombre des forêts. Le long des chemins, les indigènes, paquets sur la tête et bâton à la main, se hâtent de regagner leurs demeures ; car ce spectacle de la nature, qui s'apaise, qui se calme, où l'air se fait plus pur et moins ardent, ne dure que l'espace d'une demi-heure. Alors survient brusquement la nuit profonde.

* * *

Là-bas, à l'extrémité du village, à l'orée des bois, dans sa pauvre chaumière, la vieille Talidda apprête le repas du soir. Elle a cuit le *méré* qui, soigneusement enveloppé dans des feuilles de bananiers, est tenu au réchaud dans la marmite de terre.

Elle est revenue de la rivière portant sur sa tête une

lourde cruche
parcheminée
suffire à elle
mari Muko
fume silenc

Lui et elle
ment ; ma
Kyézira, es

On a con

La vieille

“ — Petr

“ — Me

“ — Ren

L'enfant,
armé d'un bâton
coin de la h

Talidda
feuilles dépi
prendre leu

Auparavant
trace un gra
le repas et
haute voix

Le bon Dieu
masure où t
à lui ?

Les vieux
Dieu est leu

lourde cruche d'eau. Malgré ses cheveux blancs et sa peau parcheminée, elle est alerte encore. Il le faut bien ! Elle doit suffire à elle seule au travail de la maisonnée. Son vieux mari Mukalu est aveugle ; assis à l'entrée de sa demeure, il fume silencieusement sa pipe, c'est son unique occupation.

Lui et elle sont restés païens, Ils vivent seuls ordinairement ; mais, depuis quelques jours, leur petit-fils, Petro Kyézira, est venu les voir.

On a confié à l'enfant le soin des chèvres.

La vieille l'appelle :

“ — Petro !

“ — Me voici, grand'mère !

“ — Rentre le troupeau, car il fait nuit. ”

L'enfant, d'un bond agile, pénètre dans la bananeraie, et, armé d'un bâton, a vite fait de ramener les bêtes dans le coin de la hutte qui sert d'étable.

* * *

Talidda dépose le contenu de sa marmite sur de larges feuilles déployées en guise de nappe, et tous se disposent à prendre leur repas à la lueur du foyer.

Auparavant Petro s'agenouille, et, sans respect humain, trace un grand signe de croix et récite son *Benedicite*. Après le repas et avant de prendre son repos, la prière monte à haute voix de ses lèvres avec la même foi et le même amour. Le bon Dieu pourrait-il ne pas protéger, durant la nuit, la masure où un petit cœur d'enfant se confie si complètement à lui ?

Les vieux païens n'ont pas souri... Ils savent bien que Dieu est leur Créateur et Maître. Au fond, leur conscience

leur dit qu'eux aussi devraient le prier ; mais ils remettent cela à plus tard.

* * *

Tout dort maintenant dans la hutte ! les grands-parents dans un coin et, dans l'autre, Petro auprès de ses chèvres.

Au foyer, le feu couve sous la cendre. Au dehors, c'est la nuit noire : pas un souffle de vent, pas un bruit humain ; seuls, les grillons et les oiseaux nocturnes font entendre leurs rythmes monotones.

Soudain les chèvres trépignent et font un tapage épouvantable.

Le vieil aveugle, réveillé en sursaut, appelle sa femme :

“ — Talidda ! lève-toi et vois ce qu'il y a. ”

Celle-ci, avec quelques brins cueillis parmi la paille qui forme le tapis de la hutte, ranime la flamme du foyer. A cette lueur, deux yeux brillants se montrent devant elle et, avant qu'elle ait pu se jeter de côté, une griffe énorme lui ensanglante la tête.

* * *

C'est un léopard.

La pauvre grand'maman, affolée, appelle au secours.

Hélas ! qui pourrait lui venir en aide ? les maisons les plus proches sont bien éloignées.

Cependant le léopard, se voyant découvert, essaye de sortir de la hutte ; mais en vain. Il avait pénétré en écartant la porte, simple claie de roseaux mal assujettie ; la porte est retombée dans son cadre.

Voyant toute issue fermée, le fauve revient vers les chèvres.

Petro se trouve sur son passage. Il fait un geste pour

défendre
déchiré. T
sang-froid
“ — Gr
bête puisse
Mukalu
peine l'a-t
déjà dans l

Le lende
se faire pa
encore, cett
“ — Au
tu prié le b
“ — Oh !
cette terrib
danger pass

Quelques
le décès du
appeler le ca
Nous avoi
fils ne furen
Petro est s
et vient régu
Dieu soit l

défendre son troupeau. Son bras est saisi et affreusement déchiré. Toutefois, malgré la douleur, il ne perd pas son sang-froid.

“ — Grand’père, crie-t-il, ouvre vite la porte afin que la bête puisse sortir ! ”

Mukalu a compris. A tâtons, il se dirige vers la porte. A peine l’a-t-il entr’ouverte qu’en deux bonds, le léopard est déjà dans la brousse.

* * *

Le lendemain, lorsque Petro et la vieille Talidda vinrent se faire panser à la mission et me racontèrent, tout émus encore, cette nuit tragique, je demandai à Petro :

“ — Au moins, lorsque tu as vu le léopard près de toi as-tu prié le bon Dieu ? ”

“ — Oh ! Père, j’étais trop saisi et trop épouvanté par cette terrible bête, pour penser à quoi que ce soit. Mais, le danger passé, j’ai remercié Dieu de tout mon cœur ! ”

* * *

Quelques jours après cette nuit d’émotion, nous apprîmes le décès du vieux Mukalu. Avant de mourir, il avait fait appeler le catéchiste et reçu le saint baptême.

Nous avons la douce confiance que les prières de son petit-fils ne furent pas étrangères à sa mort chrétienne.

Petro est aujourd’hui complètement remis de ses blessures et vient régulièrement à l’école de la mission.

Dieu soit béni !

AMÉRIQUE

UNE VISITE A LA CORDILLÈRE DES ANDES

(PÉROU)

LA TERRE — LA FLORE — LES HOMMES

Par le R. P. PHILIPPE KIEFFER, de la Congrégation
du Saint-Esprit

(SUITE) ¹

VII

À JAUJA—LE MARCHÉ—ENCORE LE RECRUTEMENT DES VOLON-
TAIRES—L'ÉNIGME DE LA SOUFFRANCE—DANS LES AULNES
—MUSIQUE NOCTURNE—ON DEMANDE DES QUÉMANDEURS

JAUJA devait bientôt être pour la troisième fois envahie par les conquérants ; et, cette fois, l'occupation étrangère devait être définitive. Dans leur marche sur Cuzco, après la mort d'Atahualpa, les Espagnols vinrent à Jauja en suivant la route des Incas. Quizquiz, général de l'armée nationale, les y attendait, prêt à leur livrer bataille. Mais la vue des chevaux et des cavaliers jeta la panique dans les rangs des Indiens.

¹ Voir les numéros de février et juin 1918.

Une t
reposère
y avaien
à Cajam
parut ex

Cette
analogue
qui lui ét
Cuzco, pa
de l'empir
médiatem
à ses envo
municatio
reprit sa
destinés à
il plaça R
garde du 1

Les rech
la découve
quelque di
rel, le meil
aux Espag
gois Pizari
devait por
qu'elle ren
Les quar
reste du m
au bord du

Une fois l'armée indienne débandée, les Espagnols se reposèrent quelques jours à Jauja. Les deux troupes qui y avaient précédemment passé en avaient fait, à leur retour à Cajamarca, une description avantageuse. La réalité leur parut encore supérieure.

* * *

Cette belle plaine, bien arrosée, jouissant d'un climat analogue à celui de l'Espagne, située (d'après les rapports qui lui étaient adressés) à mi-chemin entre Cajamarca et le Cuzco, parut à François Pizarre, appelée à être la capitale de l'empire qu'il comptait fonder au Pérou. Il envoya immédiatement explorer le chemin de la côte et donna mission à ses envoyés d'y chercher un port qui pût assurer les communications de la future capitale avec l'Europe. Quand il reprit sa marche sur Cuzco, il laissa à Jauja 40 hommes, destinés à devenir le noyau de la ville nouvelle. A leur tête, il plaça Riquelme, trésorier pour le roi, à qui il confia la garde du trésor.

Les recherches faites le long de la côte aboutirent vite à la découverte du Callao, en face de l'île San Lorenzo, à quelque distance au nord de Pachacamac, où un port naturel, le meilleur de tout le littoral sud du Pacifique, s'offrit aux Espagnols. C'est à 12 kilomètres de ce port que François Pizarre, en janvier 1535, fonda la *Ville des Rois* qui devait porter dans l'histoire le nom du hameau indien qu'elle remplaçait, Lima.

Les quarante colons de Jauja se trouvaient trop isolés du reste du monde. Ils allèrent grossir le contingent établi au bord du Rimac. Jauja, un moment capitale, redevint

ee qu'elle est encore aujourd'hui, un gros bourg indien où quelques rares Européens font tant bien que mal leurs affaires et s'ennuient fort.

* * *

Le 6 août, je me crus empoisonné et près de rendre l'âme.

Au cours de notre promenade, Edilberto avait emporté, dans ses *alforjas*², une gourde de *pisco* vieux dont mes amis de Lima avaient agrémenté mon bagage. Tout entiers à notre course, nous ne songeâmes au " *pisco* " qu'au moment où nous vidions les *alforjas* sur ma table, à l'hôtel, après notre retour.

J'en versai un fond de gobelet à Edilberto et en bus une gorgée moi-même. Nous constatâmes que le liquide s'était perdu en grande partie dans l'enveloppe de cuir; sans doute la fiole était brisée. En voulant l'examiner de plus près, je la laissai tomber à terre. Cette fois, il n'y avait plus à en douter, la gourde était en morceaux, elle craquait sous le cuir quand on appuyait.

En l'ouvrant, je constatai que le goulot était plein de petits morceaux de verre, très fins, semblables à du sable menu. Mais une cruelle pensée nous vint à l'esprit: nous nous regardâmes sans rien dire. Qui sait si, avant la chute suprême, la fiole brisée ne contenait pas déjà de ce sable de verre et si les morceaux que nous apercevions dans le goulot n'étaient pas les restes de ceux que nous avions avalés !

Effectivement, je ne tardai pas à sentir un malaise indéfinissable: un grand mal de tête, des nausées, un brisement dans tout le corps.

² Bisseac usité dans la Cordillère.

C'étaient
éprouvés à
peine à me
La malheur
c'était une

Je ne pus
voyant fatig
lui dis rien
l'espoir, c'e

Mais voilà
ple indispos
vers minuit,
ficiers arriv
heures du m
gnie de recr
ni trompett

Le diman
place.

Le diman
tous les vil
seulement p
et pour ven
d'Indiens, d
spectacle es
sent à la fr
derrière la
païens et de

C'étaient les symptômes du *soroche* que j'avais déjà éprouvés à La Oroya. Mais, malgré l'évidence, j'eus de la peine à me défaire de l'idée que j'avais avalé du verre pilé. La malheureuse gourde me revenait sans cesse à la mémoire, c'était une obsession.

Je ne pus rien manger au dîner. Le bon M. Schlosser, me voyant fatigué, me prépara une tasse de camomille. Je ne lui dis rien de mes soupçons. Ce qui me faisait conserver de l'espoir, c'est que je ne me sentais pas de douleurs aiguës...

Mais voilà bien de l'encre perdue pour raconter une simple indisposition, car tout se borna à cela. Je m'endormis vers minuit, et ne fus même pas réveillé par un groupe d'officiers arrivés à l'*Hôtel Roma*, par train spécial, à deux heures du matin, pour venir chercher à Jauja une compagnie de recrues et les emmener, au petit jour, sans tambours ni trompettes... Le matin, je me portais bien.

* * *

Le dimanche, 8 août, après la messe, je fis un tour sur la place.

Le dimanche, à Jauja, est le grand jour du marché. De tous les villages et haciendas des environs, on vient non seulement pour entendre la messe, mais aussi pour acheter et pour vendre. Jauja, qui habituellement est une ville d'Indiens, devient un campement d'Indiens ce jour-là. Le spectacle est excessivement curieux et pittoresque. On se sent à la frontière du monde civilisé ; on comprend que, derrière la montagne qui barre l'horizon, il y ait des païens et des anthropophages.

* * *

Ce n'est pas que les gens qui couvrent la place soient féroces le moins du monde. Au contraire, on est frappé du calme discret qui préside à toutes les affaires. A peine entend-on parler; presque tous les achats et ventes se font en silence.

Ce qui parle, ce qui crie, ce qui hurle, ce sont les couleurs. Toutes les gammes du jaune, du vert, du bleu, du rose, du rouge, surtout du rouge, se mêlent, se croisent et se confondent en un concert du plus puissant effet. La note blanche domine, grâce aux chapeaux panamas dont sont coiffés indistinctement hommes et femmes.

Chose extraordinaire en cette saison, il n'y a pas de soleil. Cela diminue l'éclat des couleurs; mais, en supprimant les grands parasols à cerceaux d'osier, posés sur trois rustiques piquets qui servent de boutiques, cela me permet de mieux voir les vendeuses accroupies en plein air, en longues files devant des paniers, des caisses, des balles, ou de simples peaux étendues sur le sol et couvertes de denrées, quelques-unes extraordinaires pour moi.

Patates, pommes de terre, tubercules de toutes formes et de toutes espèces, pois, haricots, maïs de toutes couleurs; — petits cochons noirs proprement ouverts par le milieu du corps et alignés par douzaines, tous dans la même attitude; porcs fumés, pliés en deux avec la tête entre les jambes de derrière; — comestibles se vendant tout chauds et qu'on sert au client sur des soucoupes où il les attrape avec les doigts; — poteries en terre cuite, grandes et petites, semblables à celles des musées, mais moins belles qu'aux temps antérieurs aux Incas; — étoffes de laine; — *ponchos* et *llicllas* de vigogne; peaux et cuirs; souliers confection-

nés à l'eur
gance; *ch*
nommée, de
ce marché.
la Sierra,
très pratiq
entente tac
pés du mên

Mais ce
manières, l

Le plus
ficelé dans
lière sur l
maman. C
qu'ils soien
la maman,
arrière, les
que variée.

D'autres
sont assis s
ses et grigr
d'acquérir

Ici, beau
ges, comme
les Espagr
de maïs, ce
semblent fi
la main à
desserrent

nés à l'européenne et ne manquant pas d'une certaine élégance ; *chicha* enfin, rouge, jaune, blanche, de couleur innommée, dans des jarres et des bocaux... il y a de tout sur ce marché. C'est une exposition de tous les produits de la Sierra, avec classification sinon scientifique, du moins très pratique. Tous les produits de même espèce, par une entente tacite, sans doute, entre les débitants, se sont groupés du même côté de la place.

• • •

Mais ce qui m'intéresse le plus, ce sont les attitudes, les manières, les allures des gens.

Le plus grand nombre des vendeuses ont leur enfant ficelé dans un châle (la traditionnelle *lliclla*), en bandoulière sur le dos, et regardant par-dessus l'épaule de la maman. Ces bébés ont généralement l'air satisfaits, quoiqu'ils soient mal lavés, mal peignés, mal emmaillotés, et que la maman, dans ses larges mouvements en avant et en arrière, les soumette à une gymnastique aussi inattendue que variée.

D'autres enfants, à peine plus grands que des nourrissons, sont assis sur des peaux ou sur des châles à côté des vendeuses et grignotent avec délices le pain blanc qu'elles viennent d'acquérir en échange de leurs denrées.

Ici, beaucoup d'affaires se font encore par simples échanges, comme au temps de la découverte de l'Amérique par les Espagnols. Tant de patates ou d'oeufs, telle mesure de maïs, contre un, deux, trois petits pains. Tous les prix semblent fixés d'avance : patates et petits pains passent de la main à la main sans que ni vendeuses ni acheteuses, desserrent les lèvres.

* * *

Les hommes sont peu nombreux. On m'explique qu'ils font défaut aujourd'hui, parce qu'ils redoutent le sort qui a failli être celui d'Edilberto le jour de notre arrivée. On les empoigne, en ce moment, sans cérémonie pour les incorporer aux régiments en formation.

Précisément, après le déjeuner, j'ai été témoin d'une de ces scènes de recrutement forcé, qui a pris, cette fois, des proportions on peut dire tragiques.

J'étais monté au balcon pour jeter encore un coup d'oeil sur la place, quand mon attention fut attirée par un grand nombre de femmes cholas qui se précipitaient dans la rue conduisant à la gare. Bientôt ce fut comme une population entière fuyant un cataclysme ou courant prêter secours dans un immense désastre. Des centaines de femmes, avec leur costume bigarré et leurs enfants sur le dos, quelques-unes chargées de gros fardeaux, comme des mules, couraient, se coudoyaient, se pressaient, toujours dans la direction de la gare, par la rue qui débouche de la place, et qui, bientôt, dans son étroite longueur, fourmilla de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. D'autres femmes se pressaient à l'angle de la place où se termine la façade du Palais municipal.

Je braquai ma jumelle vers ce point, espérant y découvrir la cause de cette bagarre surprenante. Je ne fus pas longtemps à comprendre.

Une porte latérale du *Cabildo* (Mairie), qui sert aussi de caserne, s'était ouverte, et il en sortait, sur deux rangs, un défilé de *Cholos*, encadrés entre des soldats en uniforme et le sabre au clair, se dirigeant, par une rue parallèle à la nôtre, vers la station du chemin de fer. Ces pauvres gens

agitaien
aperceve
vant la
gagner t
par la t
ceux qu'
des pleu
est résig
de la sor
se par un
d'Espagn
Espagno

Avec c
rière la v
passant l
navrant c

Le tra
prêt à de
foule des
ment pas
risées dan
la voie et
avança ur
cre épouv

Enfin,
quoi, s'ar
foule qui s
se renouv
chat qui j

Puis, qu
sens inver

agitaient leurs chapeaux dans la direction où ils croyaient apercevoir leurs femmes; et celles-ci, les unes groupées devant la municipalité, les autres traversant la place pour gagner une rue parallèle, — car celle du défilé était barrée par la troupe — cherchaient à apercevoir encore une fois ceux qu'on leur enlevait. Pas de cris, du reste; pas de bruit, des pleurs discrets, des gémissements étouffés... Le Cholo est résigné, et il est habitué depuis des siècles à être traité de la sorte. L'indépendance du Pérou, c'est la faculté acquise par une poignée de Blancs ou de sang-mêlé, descendants d'Espagnols, d'exploiter à leur profit les Indiens que les Espagnols, leurs pères, exploitaient avant eux.

Avec deux de mes amis, je montai sur une éminence derrière la ville, pour voir ce qu'on faisait à la gare. En nous passant la jumelle, nous pûmes être témoins d'un spectacle navrant et unique.

Le train, formé de trois wagons de marchandises, était prêt à démarrer. La machine fumait et sifflait; mais la foule des femmes, — on peut l'évaluer à deux mille, évidemment pas toutes intéressées directement, mais toutes solidarisées dans un mouvement de compassion, — se pressait sur la voie et barrait le chemin. Trois fois la locomotive siffla, avança un peu, et dut s'arrêter pour ne pas faire un massacre épouvantable.

Enfin, le train partit; mais, nous n'avons pas su pourquoi, s'arrêta à quelque distance. Et voilà de nouveau la foule qui se précipite; les mêmes scènes que la première fois se renouvellent. Nous étions navrés! Cela ressemblait au chat qui joue avec la souris avant de la dévorer.

Puis, quand le train eut disparu, ce fut une procession en sens inverse, immense, interminable. Toujours pas de cris,

presque le silence. On n'entendait que des pleurs comprimés ; mais on les entendait partout, et cela se prolongea toute l'après-midi.

* * *

Je restai triste dans ma chambre. Je ne sortis un peu que pour aller à l'église et à la poste, ici pour expédier mon courrier à Lima, là pour me consoler auprès de Dieu. La civilisation, la religion même, ne peuvent supprimer la souffrance ni les injustices des hommes. C'est un problème que la philosophie a peine à résoudre, et c'est pourquoi tant d'hommes, en dehors du christianisme, se scandalisent devant la douleur. Le chrétien, lui, envisage ce mystère avec calme. Peut-être ne comprend-il pas le dernier mot de la cruelle énigme ; mais Jésus-Christ a compris pour lui, et cela lui suffit. Devant le crucifix, ses inquiétudes s'apaisent ; la colère et la révolte expirent sur ses lèvres. Un Dieu a souffert ! donc la douleur est bonne et sert à quelque chose donc il est sage et profitable de souffrir quand la Providence en dispose ainsi pour nous.

Cette pensée me réconcilia avec les Indiens avilis et misérables. Je me demandai ce que le christianisme leur avait apporté, et j'étais tenté de regretter les temps reculés, antérieurs aux Incas, antérieurs aux Aymaras, où ils erraient dans la montagne, pauvres aussi, mais libres et fiers... Non, il n'y a rien à regretter : il faut bénir Dieu de leur avoir envoyé la Bonne Nouvelle, l'Évangile. Ils savent ce qui console dans la souffrance, et c'est la grande science de la vie.

Consolation obscure et enveloppée, je le sais. Il y a loin

de là à
éclairée.
ple, si bi
rope, cr
élémenta
vent diff
tien : c'es
A chacu
dence lui

Edilber
M. Schlos

Le 8 au
quarante
faire qu'i
siasmé, l'a
plus vu t
chambre
n'ai pas e
mait. Du
l'heure, il
plus d'ent
l'eau tiède

Dans l'a
Père Casir
vers les lac
où les lacs
fit bientôt

de là à la paix consciente que seule peut donner une foi éclairée. On ne saurait trop déplorer de voir ce pauvre peuple, si bien instruit à l'origine par les religieux venus d'Europe, croupir aujourd'hui dans un christianisme ultra-élémentaire dont les limites avec la superstition sont souvent difficiles à établir. Mais enfin il est et il veut être chrétien : c'est une porte par où le reste peut venir, doit venir. A chacun de nous de l'y aider dans la mesure où la Providence lui en donnera le moyen.

* * *

Edilberto, qui a des loisirs, donne un coup de main à M. Schlosser, dans les grandes occasions.

Le 8 août, il y a eu, à la municipalité, un déjeuner de quarante couverts. Edilberto y a déployé tout le savoir-faire qu'il a acquis à Lima. Aussi M. Schlosser, enthousiasmé, l'a fait déjeuner ensuite si bien que, le soir, je n'ai plus vu trace de mon compagnon. " Il repose dans sa chambre ", me soufflait discrètement l'heureux hôtelier. Je n'ai pas eu la cruauté d'aller voir de quel sommeil il dormait. Du reste, le lendemain matin, cinq minutes avant l'heure, il était à ma porte, souriant et se démenant avec plus d'entrain que jamais à brosser, à cirer, à apporter de l'eau tiède, etc.

* * *

Dans l'après-midi, je fis une promenade à cheval avec le Père Casimir, aumônier de l'hôpital. Nous nous dirigeâmes vers les lacs. Mais le vent du Nord, qui soufflait par la gorge où les lacs moutonnaient et qui nous cinglait la figure, me fit bientôt tourner bride.

Nous allâmes alors vers l'est, à travers la plaine, le long d'un joli ruisseau qui arrose un petit village nommé Huertas.

Nous y suivîmes des sentiers bordés d'*alisos* (espèce d'aulnes à grandes feuilles) qui m'ont fait songer à certains chemins creux de Bretagne ou de Normandie.

Au retour, j'ai admiré le développement extraordinaire que les agaves prennent dans ce pays. Sans parler de la hampe qui porte les fleurs, et qui ressemble à un poteau de télégraphe, j'ai vu des pieds dont les feuilles seules me dépassaient la tête, étant à cheval. Autour de ces géants de la végétation, une infinité de rejetons se pressent, s'enjambent, se disputent le soleil et le grand jour, et rêvent (dans leurs rêves d'agaves) de remplacer un jour l'aïeul quand la serpe du Cholo ou quelque sécheresse extraordinaire l'auront fait tomber.

* * *

Le lendemain matin, traversant la place pour me rendre à l'église, je m'arrêtai quelques instants à regarder le marché.

Il était beaucoup moins mouvementé que le dimanche ; mais je pus me rendre compte des articles qu'on vend tous les jours.

Outre les patates, les pommes de terre et autres tubercules dont c'est ici l'antique patrie, et qui paraissent particulièrement recherchés, il y a toujours du maïs, du grain, de différentes autres céréales, du piment et du sel en gros morceaux, de deux couleurs, les uns blancs, les autres bruns,

tirant su
musée de

Les ve
du coton
masse pe
che de b
écorce et

Ce qu
misérabl
quémand
un petit
à l'occas
Lima tou
l'attentic

Chose.
dent serv
refusent

BANQUET

LÈRE—

LE CO

Il y eu
et le sous
de Cerro
Edilberto

lui qui se

Pour n
la porte c

tirant sur le violet : on dirait des pierres destinées à un musée de minéralogie.

Les vendeuses occupaient leurs loisirs à filer de la laine ou du coton sur des fuseaux formés de roseaux avec une petite masse pesante au bout. La quenouille consiste en une branche de buisson à deux ou trois rameaux, dépouillée de son écorce et de ses feuilles.

Ce qui me frappe au milieu de ce peuple qui paraît si misérable, c'est l'absence totale de mendiants et même de quémandeurs d'objets pieux. Si je n'avais trouvé parfois un petit enfant à qui donner une médaille, à quoi j'ajoutai, à l'occasion, un chapelet pour la mère, j'aurais rapporté à Lima toutes les richesses que des mains pieuses avaient eu l'attention de me confier.

Chose encore plus nouvelle, les personnes qui vous rendent service, même lorsqu'elles ont l'apparence besogneuse, refusent les pourboires qu'on leur offre.

VIII

BANQUET OFFICIEL—LA LACUNA—FLORE DE L'ENTRE-CORDIL-
LÈRE—UNE VIEILLE VILLE HUANCA—DE JAUJA À OCOPA—
LE COUVENT D'OCOPA—LES MISSIONS DES FRANCISCAINS

Il y eut, le 9 août, grande fête à l'Hôtel. La municipalité et le sous-préfet donnaient un dîner de gala à M. le préfet de Cerro de Pasco, venu pour les opérations du recrutement. Edilberto, bien entendu, avait été mis à contribution : c'est lui qui servait les grands personnages.

Pour moi, — inutile de le dire — j'avais clos discrètement la porte de ma chambre dès huit heures, lorsque commença

la musique des Cholos dans la cour de l'hôtel. Mais il me fut impossible de fermer l'oeil jusqu'à minuit... Quel concert ! Réminiscences de pas redoublés militaires, pots pourris de bals publics, salmigondis d'airs populaires, jamais à une foire en France, même dans la section des avaleurs de sabres et des veaux à deux têtes, je n'entendis un charivari semblable.

Vers la fin du dîner, au moment des toasts (et il y en eut, paraît-il, douze ou quinze), la fanfare joua une danse indienne, avec grands roulements de tambour et de grosse caisse, qui me rappela de tous points la *bamboula* nègre de la Martinique et qui m'intéressa par sa sauvage originalité. Tout bas, je dis : " *bis!* " M. le Préfet, sans doute, le dit tout haut, car le zim-boum-boum recommença dans toute sa tonitruante splendeur.

* * *

Dans l'après-midi, j'allai à pied, avec le Père Casimir et Edilberto à *la laguna*. C'est une jolie nappe d'eau, de deux kilomètres de long, partagée par une ondulation de la campagne qui permet de la traverser sur un pont rustique. Vers Jauja, le lac se perd dans des joncs, dont les Indiens se servent pour faire des " balzas ", sorte de pirogues primitives, où ils prennent place quand ils veulent chasser le gibier d'eau qui pullule sur les bords.

Le gibier est très peu sauvage. Différentes espèces de canards et de sarcelles prenaient leurs ébats à bonne portée de fusil et nous regardaient de l'air le plus gentil du monde.

J'ai vu aussi des échassiers, des mouettes, des cormorans et, dans le trajet à travers les champs, des grives, des plu-

viers, c
colibri
X sur
bec dai
sent au

Une
charme

Cepe
Jauja,
des cac
l'Amér
pèrent
liacées,

A cô
marque
jaunes,
déjà no
bord de
lates br

Dans
Père Ca
huancas
vis à vis
Jauja.

Après

viers, des passereaux nuancés de jaune et de vert, enfin un colibri portant deux adorables plumes blanches croisées en X sur sa queue noire : sans se poser, il plongeait son long bec dans les capitules jaune-orange des *mutisias* qui poussent au bord du chemin parmi les cactus et les agaves.

* * *

Une foule de fleurs, malgré la sécheresse de la saison, charment la vue et sollicitent ma curiosité à tout instant.

Cependant le caractère de la flore interandine, autour de Jauja, est demi-désertique. On le devinerait à la splendeur des cactus et des agaves. Celles-ci, quoique importées de l'Amérique centrale, sont redevenues sauvages ici et prospèrent extraordinairement. Ajoutez l'abondance des broméliacées, du genre *tillandsia*, sous toutes ses formes.

A côté de ces plantes amies des terrains secs, se font remarquer de nombreux sénégons buissonnants, à capitules jaunes, et des solanées variées, la plupart en fleurs. J'ai déjà nommé les *mutisias* qui fleurissent dans les haies, au bord des sentiers. Sur les pentes pierreuses, les *salvias* écarlates brillent comme de la braise.

• • •

Dans la soirée du 13 août, je fis une promenade avec le Père Casimir et Edilberto. Je voulais reconnaître les ruines huancas que, de loin, l'on aperçoit, sur les hauteurs qui font vis à vis à celles où s'étaient les restes de l'ancienne ville de Jauja.

Après avoir traversé la plaine couverte de chaumes où

paissent des troupeaux de moutons, de porcs et d'ânes, et passé par les rues du hameau de Santa Ana, nous escaladons la montagne, portés à travers des pentes incultes et rocheuses par nos excellents chevaux.

Ces chevaux, de race andalouse; à ce qu'il me semble, se sont parfaitement acclimatés dans la Cordillère. Ils y ont pris des qualités qui semblent empruntées aux représentants les plus attitrés de la faune andine: le jarret agile de la vigne et l'oeil vif, sympathique, presque humain, du lama. Il est entendu que je parle des individus de valeur; car, au cours de mon voyage, j'ai vu dans la Cordillère des rossinantes, comme on en trouve partout.

* * *

Au bout d'une heure d'ascension, nous nous trouvâmes au milieu des ruines de la ville disparue. Ce devait être la rivale de Jauja: les deux longues files de maisons bâties au bord des deux sommets se regardent et semblent se jeter encore des défis par dessus la vallée.

Quelques lecteurs, peut-être, seront étonnés de ne trouver ici d'indications ni sur ce que fut cette ville huanca, ni sur ce que furent les Huancas en général. C'est bien à dessein que je m'abstiens de toute digression sur l'ethnographie de l'ancien Pérou. Je l'ai fait pour les ruines de Jauja, que j'ai visitées l'autre jour; j'agirai de même à propos de ce village inconnu. Les lecteurs avertis m'en sauront gré.

* * *

Personne au Pérou n'ignore aujourd'hui que, au point de vue scientifique, tout, ou presque tout, est encore à faire

pour détern
cédé sur les
tes des Inca
faire en gra
monographie
mentées d'u
permettre, su
ductions app

Pendant qu
admiraient le
teurs, je fis u
une infinité d
ver queques d

Bientôt, je
gneiss teinté d
tée s'offrit à
pelai les deux
quart d'heure,
casse-tête, mal
nous n'eûmes
charger d'un t

Ne doutant
excursion, nous
la pente qui fa
plus sauvage qu

pour déterminer les races et les civilisations qui se sont succédé sur les Andes et le long du Pacifique avant les conquêtes des Incas. L'histoire de ces derniers est elle-même à refaire en grande partie. Il faut attendre que les savantes monographies parues en ces dernières années se soient augmentées d'un certain nombre d'études semblables, pour se permettre, sur ces questions, des vues d'ensemble ou des déductions applicables à un lieu qu'on a visité.

* * *

Pendant que mes deux compagnons, armés de la jumelle, admiraient le vaste panorama qu'on découvre de ces hauteurs, je fis un tour à travers les murs éventrés où poussent une infinité d'arbustes armés de piquants. J'espérais trouver quelques débris de poteries ou d'armes en pierre dure.

Bientôt, je mis la main sur une moitié de casse-tête en gneiss teinté de vert ; puis une houe en diorite roulée et écartée s'offrit à moi. Mis en veine par ces découvertes, j'appelai les deux contemplateurs du paysage, et, en moins d'un quart d'heure, nous eûmes réuni un tel amas de houes et de casse-tête, malheureusement tous plus ou moins brisés, que nous n'eûmes que l'embarras du choix pour ne pas nous charger d'un trop gros butin.

* * *

Ne doutant plus de la bonne étoile qui présidait à notre excursion, nous résolûmes de descendre de la montagne par la pente qui fait face à Jauja, beaucoup plus escarpée et plus sauvage que celle par où nous étions montés. Nous fail-

lîmes payer cher notre audace irréfléchie. Une fois engagés dans les rochers, et déjà trop avancés pour pouvoir reculer, nous tombâmes sur des passages abominables, où, même en mettant pied à terre, nous n'arrivions plus à faire avancer nos montures.

Mon domestique fit merveille en cette circonstance. Il resta bravement en selle, traînant mon cheval à la suite du sien, pour me permettre de me tirer d'affaire à pied, en sautant de rocher en rocher. De temps en temps, il descendait de cheval et remontait la pente pour dégager le Père Casimir, dont la bête refusait d'enjamber l'effrayant escalier de la descente.

Enfin, à cinq heures, nous étions réunis tous trois en bas, au bord de la plaine poudreuse, qui nous parut, cette fois, douce comme du gazon fleuri ; et, bénissant Dieu de nous en être tirés à si bon compte, nous gagnâmes la ville au grand trot.

* * *

En rentrant à l'hôtel, je trouvai une lettre d'Ocopa.

Ainsi que je me l'étais proposé, dès mon arrivée à Jauja (4 août), j'avais écrit au Rév. Père Gardien des Franciscains d'Ocopa pour lui annoncer la visite que je projetais à son célèbre couvent. Le 13 août, donc, je reçus la réponse.

On me donnait rendez-vous à Matahuasi, la station qui dessert Ocopa, pour le mardi suivant. Ce jour ne convenant pas au Père Casimir qui veut m'accompagner au couvent, nous décidâmes de partir pour Ocopa le lendemain même.

* * *

Le train
vers onze
à la stati
l'heure in
Nous eûm
n'arriva q
reste, att
Enfin, r

La prem
dans la Sic
langue que
bord d'un c
Du train
terre-plein
truite, à un
ne; elle-mê
dans ce dou
qui y végète
de locomotiv
hauteurs, es
réservoir d'é
cuve en tôle
min de fer d
parts.

La fameux
Les *tambos* é
nication. De

Le train qui devait nous emmener était attendu à Jauja vers onze heures. Mais, dès dix heures et demie, nous étions à la station, car le train passe tantôt avant, tantôt après l'heure indiquée. Ordinairement, c'est après, bien après. Nous eûmes le temps de nous en convaincre ce jour-là. Il n'arriva qu'à deux heures après-midi. Tout le monde, du reste, attendit avec une ineffable patience.

Enfin, nous voilà en route.

* * *

La première station est Tambo. Il y a beaucoup de Tambo dans la Sierra. Celui-ci est le Tambo de Jauja, *Tambo*, en langue quechua, signifie "abri", "hôtel élémentaire", au bord d'un chemin.

Du train, on voit encore l'ancien *tambo* des Incas sur un terre-plein carré, en maçonnerie. Une maison avait été construite, à une époque plus récente, sur les restes de l'ancienne; elle-même, à son tour, est en ruines. Il n'y a de jeune, dans ce double étage de décombres, que les solanées violettes qui y végètent aux rayons ardents du soleil. Je ne parle pas de locomotive, qui, elle, malgré son apparition récente à ces hauteurs, est vieille et poussive. Elle s'est accostée à un réservoir d'eau dont les Huancas auraient rougi: une grande cuve en tôle posée sur un échafaudage de traverses de chemin de fer disposées en cage hexagone, et qui fuit de toutes parts.

* * *

La fameuse route des Incas, du Cuzco à Quito, passait ici. Les *tambos* étaient les relais jalonnant cette voie de communication. De la route elle-même, il ne reste, par ici, qu'un

seul tronçon entre Jauja et Tarma. Tschudi, qui y passa vers 1840, dit que c'est le plus beau vestige de route qu'il ait vu dans ses voyages à travers le Pérou, et il fait observer que " le Pérou n'en possède pas une seule qui puisse lui être comparée, même de loin ". On peut donc, sans trop de risques, préférer les routes du Pérou incaïque aux routes du Pérou actuel.

Mais est-il permis de les comparer aux routes des Romains de les proclamer " un monument prodigieux de la grandeur des Incas ? " Marmontel l'a fait dans son fade roman qu'on ne lit plus guère. Mais voici qui est plus grave. A. de Humboldt, qui observa un vestige de la route entre Riobamba et Cuenca, dans l'Ecuador actuel, le compare " aux plus belles routes des Romains " et affirme que c'est " un des ouvrages les plus utiles et en même temps les plus gigantesques que les hommes aient exécutés. " Il est étonnant qu'un auteur si sérieux, mis en présence d'un unique tronçon de route " non pavé mais bordé de grandes pierres de taille " puisse parler en termes si pompeux de l'ensemble de l'ouvrage. C'est que la magnificence de cette route était admise couramment et sans conteste au XVIIIe siècle, comme toutes les autres grandeurs et toutes les vertus des Incas.

La source quasi unique où l'on puisait étaient les *Commentaires* de Garcilaso de la Vega, dont le 1er volume avait paru en 1609 à Lisbonne, et le 2e en 1617 à Cordoue. Ils furent traduits en plusieurs langues, " ils parcoururent le monde entier et exercèrent en matière d'histoire du Pérou une domination prolongée et absolue qu'ils expient aujourd'hui. "

Ils l'expient, au point qu'on est généralement d'accord pour leur dénier toute valeur historique. M. I. de la Riva

Aguëro
de citer
tente u
nauftrag
plaider
due, l'é
sont des
posséder
eilaso de
caractèr

Beauc
merveille
les Com
rate, Sar
quête, pa
aux mon

Il sera
discuter
Markhan
des Incas

Je ne
route.

Quand
de la pré

³ L'ouvr
notes. L'ea
les avec un
ici.

Aguëro, dans le savant et judicieux ouvrage que je viens de citer, ³ trouve que l'expiation dépasse les bornes, et il tente un suprême effort pour sauver quelques débris du naufrage des *Commentaires*. Il ne fait, en somme, que plaider les circonstances atténuantes. L'information étendue, l'émotion sincère, l'exactitude dans certains détails sont des qualités que tout romancier historique est tenu de posséder ; elles peuvent expliquer en partie le succès de Garcilaso de la Vega, elles ne sauraient donner à son oeuvre le caractère de vérité documentaire qui lui manque.

* * *

Beaucoup d'auteurs, cependant, continuent à célébrer les merveilles du règne des Incas. N'osant plus s'appuyer sur les *Commentaires* de Garcilaso, ils citent Cieza de León, Zarate, Sarmiento et quelques autres chroniqueurs de la Conquête, particulièrement sévères aux Espagnols et favorables aux monarques indigènes.

Il serait trop long et ce serait sortir de mon sujet que de discuter ici l'autorité des sources alléguées par Prescott, Markham, Squier, Wiener et autres admirateurs passionnés des Incas.

Je ne ferai qu'une observation au sujet de la fameuse route.

Quand on lit un auteur, surtout un auteur peu soucieux de la précision et de la mesure, comme le sont en général

³ L'ouvrage était sous presse au moment où je prenais ces notes. L'auteur a bien voulu m'en communiquer les bonnes feuilles avec une obligeance dont je me fais un devoir de le remercier ici.

ceux des temps passés, il est de règle qu'on ramène ses affirmations aux justes limites du bon sens et de la vraisemblance.

D'après cette méthode, dans le cas qui nous occupe, on se convaincra facilement qu'une route construite par les Incas ne pouvait avoir aucune analogie avec les voies romaines. Celles-ci étaient faites, non seulement pour les piétons, mais pour la cavalerie, les bêtes de somme, les chariots, le gros bétail : elles devaient être constituées partout par une chaussée solidement établie. Au Pérou, du temps des Incas, rien de semblable n'existait : ni chevaux, ni chariots, ni troupeaux de boeufs. L'unique animal domestiqué et apte à porter une charge modérée était le lama, ennemi des routes et qui préfère marcher en broutant hors des sentiers. Dès lors, quelle route fallait-il aux Incas ? Des pistes de piétons, élargies aux endroits difficiles, étayées ou consolidées quand la nature du terrain le demandait...

* * *

Mais continuons notre voyage.

De Tambo à Matahuasi, où nous devons descendre, s'offre partout au regard le même paysage.

A gauche, se profilent les contreforts dénudés de la *sierra* orientale, entre lesquels, chaque fois qu'un ruisseau y promène un mince filet liquide, des hameaux ou des villages bâtis en terre se laissent voir parmi les aulnes. A droite, des champs de blé ou d'orge, actuellement en chaumes ou déjà retournés en vue des semailles nouvelles. Des ânes y errent en liberté, avec quelques porcs ou quelques moutons, cherchant péniblement d'invisibles restes de paille ou de grains dans les sillons nus.

Un
afflue
coule
plus le
pour p

Au
eaux c
couvre
reste d
Mais e
dans u
de cail
vallée.

Dans
ciel ble
jaune p
blancs
l'austèr
mélant
montag

Mata
tes les
lorsque
personn
d'un ja
saccagé.
en terre
loin, de

Un peu plus loin, le rio Mantaro, un des innombrables affluents de l'Ucayali (affluent lui-même de l'Amazone) coule droit au sud, entre les deux Cordillères. Beaucoup plus loin il décrira un grand coude à l'est, puis au nord, pour prendre enfin sa direction définitive.

Au bord de la rivière, partout où l'on a pu dériver les eaux dans la campagne, des champs, bordés d'aulnes, se couvrent de cultures un peu moins monotones que dans le reste de la plaine : maïs, pommes de terre, trèfle, luzerne. Mais ces oasis sont rares, le Mantaro coulant généralement dans un lit profond, creusé dans le très friable conglomérat de cailloux roulés et de sable qui forme le sous-sol de la vallée.

Dans le lointain, la Cordillère occidentale profile sur le ciel bleu ses crêtes nues, fortement teintées de rouge ou de jaune par les ocres des ravins. L'ombre de quelques nuages blancs qui flottent sur le paysage, se promène au flanc de l'austère muraille, et de loin donne l'illusion de bosquets mêlant leur teinte sombre aux pâturages desséchés de la montagne.

* * *

Matahuasi, où nous descendons du train, est, comme toutes les stations de la ligne, une localité qu'il faut deviner lorsque la locomotive s'arrête. Personne n'étant pressé, personne ne bouge. Vous êtes dans un champ, dans les roses d'un jardin que la nouvelle station qu'on vient d'y bâtir a saccagé. Vous vous trouvez dans un espace entouré de murs en terre ou de haies de cactus, et vous regardez. Il y a, plus loin, des murs et des haies semblables, quelques rideaux

d'arbustes, une maison en terre, deux pommiers à fruits gros comme des noisettes, très abondants et faisant plier les branches sous leur poids...

Où est Matahuasi? Personne ne paraît s'en soucier.

* * *

Je jette des regards de convoitise sur un cheval tout sellé, à l'ombre d'un aulne, en compagnie de trois ânes, sellés aussi. Cheval et ânes attendent patiemment, comme tout le monde. Ah! si nous étions venus mardi! Le Père Gardien d'Ocopa nous annonçait trois chevaux pour ce jour-là... Mais nous sommes venus samedi: personne ne songe à nous.

Il faut cependant partir. Une femme cholo consent enfin à nous dire que Matahuasi se trouve là-bas, au tournant du sentier; elle promet même de nous trouver des chevaux dans le village. Nous la suivons, chargés de nos bagages, sous un soleil de plomb.

* * *

On tourne à gauche, puis à droite; on suit une sorte de chemin, moitié sentier, moitié ruisseau. Enfin on arrive dans une rue, et finalement auprès d'une maison où notre obligeante cicerone entre en pourparlers, en vue des montures qu'elle nous a promises. Il y a des mulets; mais ils sont à la pâture, dans la plaine, on ne sait où?

Le Père Casimir m'assure que nous avons le temps de faire quatre fois le chemin avant que les montures n'arrivent. Je suis du même avis. Nous décidons qu'Edilberto, avec les bagages, attendra qu'on lui ait fourni un mulet.

Pour nous
tions que
nous parto

Au bout
arroyo qui
l'irrigation
dans une av
de laquelle
De vastes
au transept
l'édifice l'asj
monastère fr
petitesse des
rigent l'impr
cloître, on se
ble Patriarch
heure dernièr
belle dame mé

Le cordial a
dre séraphique
tout de suite à
Après le rep.
la chapelle. On
de corridor, tr
ches, passé par

Pour nous, nos manteaux sur le bras, et munis des explications que les obligeants Cholos nous fournissent à foison, nous partons à pied dans la direction d'Ocopa.

* * *

Au bout d'une heure et demi de marche le long d'un *arroyo* qui garde peu d'eau, tout lui ayant été pris pour l'irrigation de la campagne environnante, nous débouchons dans une avenue d'eucalyptus récemment plantés, au bout de laquelle nous apercevons le couvent.

De vastes bâtiments, flanqués d'une église à deux tours et au transept surmonté d'un dôme, donnent à l'ensemble de l'édifice l'aspect d'une abbaye cistercienne plutôt que d'un monastère franciscain. Cependant, lorsqu'on approche, la petitesse des ouvertures et le délabrement des murailles corrigent l'impression première et, dès qu'on entre dans le cloître, on se sent vraiment au sein de la famille de l'aimable Patriarche d'Assise qui se faisait gloire, encore à son heure dernière, d'avoir été toute sa vie le chevalier de la belle dame méconnue qui s'appelle la sainte pauvreté.

* * *

Le cordial accueil et la traditionnelle hospitalité de l'Ordre séraphique, la bonne et franche simplicité, vous mettent tout de suite à l'aise.

Après le repas du soir, j'ai demandé à faire ma prière à la chapelle. On m'a ouvert une porte; j'ai franchi un bout de corridor, traversé une sacristie, descendu quatre marches, passé par une deuxième porte et je me suis trouvé

dans un espace obscur où une lampe vacillante m'annonça que j'étais dans la maison de Dieu.

Pendant que je tatonnais dans l'ombre, cherchant à découvrir un prie-Dieu, un banc, un escabeau, j'entendis quelque chose de lourd s'abattre près de moi sur le pavé. En ouvrant bien les yeux qui commençaient à s'habituer à l'obscurité, je distinguai vaguement que j'objet tombé à mes pieds était une peau de mouton. Un bon Frère venait de me la jeter par la porte de la sacristie. C'est le prie-Dieu du Franciscain. Dire qu'on y est à son aise, une heure durant, ce serait exagérer.

Néanmoins, je m'y suis bien trouvé ce soir en pensant aux chers absents. Je ne l'ai quittée que lorsque les Pères, réunis à la tribune, commencèrent leurs matines, avec les scolastiques qui chantaient en chœur...

* * *

Le dimanche, 15 août, dans l'intervalle des offices qui furent très solennels, à l'occasion de la fête de l'Assomption, je visitai le couvent.

La sacristie possède une belle série de tableaux du XVII^e et du XVIII^e siècles, et une Vie de sainte Rose sculptée en miniature sur du marbre blanc d'Ayacucho, chef-d'œuvre de grâce naïve et mystique.

Il y a quatre cloîtres, dont un remonte à la fondation du couvent (1715-1736). De curieux tableaux y sont suspendus; ils sont remarquables soit par leur facture (telle une grande Vie de saint François, plus ancienne que le couvent et qui mériterait d'être mise à l'abri des intempéries du

climat), s
représente
Un des
d'ethnogr
de très jo
dustrie de

Le couve
le nombre
gieux et au
Je me m
tions.

Ils exécui
deux caisses
on nous y f
plus forts s
devant nous
tif, ils bond
appelait, et,
voyaient au
de la ligne m
part Espagne

Les terres d
toutes les ter

⁴ Je note, poi
ne signifie pas

climat), soit par les scènes de la vie des missionnaires qu'ils représentent.

Un des Pères, intelligent et instruit, a commencé un musée d'ethnographie et d'histoire naturelle, où sont classés déjà de très jolis spécimens de la faune, de la flore et de l'industrie de la *montana*.⁴

* * *

Le couvent est beaucoup plus grand que ne le demande le nombre actuel de ses habitants (une vingtaine de religieux et autant de scolastiques).

Je me mêlai à ces derniers pendant une de leurs récréations.

Ils exécutaient une partie de pelote basque. On apporta deux caisses que l'on couvrit de manteaux franciscains et on nous y fit asseoir, le Père Casimir et moi. Quatre des plus forts se dévouèrent à jouer un match de 20 points devant nous. La soutane retroussée, nu-pieds, l'oeil attentif, ils bondissaient partout où la balle, en ricochant, les appelait, et, d'un vigoureux coup du plat de la main, la renvoyaient au mur, sans lui permettre de toucher au-dessous de la ligne marquée. Ce sont de solides jeunes gens, la plupart Espagnols des provinces basques.

* * *

Les terres du couvent sont étendues, mais pauvres, comme toutes les terres des *cerros*. Seule une petite partie située

⁴ Je note, pour les Français qui liront mon récit, que *montana* ne signifie pas *montagne* mais *forêt*.

en plaine est productive. Les Pères ont un moulin, un four à pain, des fours à briques, à chaux et à plâtre et diverses autres industries. Mais ils ne sont pas Bénédictins, ils ne travaillent pas de leurs mains comme les Trappistes. Seuls quelques Frères convers s'occupent des travaux et dirigent les journaliers qui viennent des environs.

* * *

Les Pères s'occupent des Missions. C'est leur unique but ; on ne doit pas exiger d'eux autre chose que le ministère apostolique.

J'admire comment certaines gens, petits épiciers ou gros marchands de comestibles, reprochent aigrement aux missionnaires de ne pas être de grands chimistes ou de grands agronomes. C'est comme si l'on demandait à ces trop acerbes critiques de combien d'années Pépin de Landen a précédé Pépin d'Héristal. Ils s'empresseraient d'expliquer que, en fait de pépins, ils connaissent surtout ceux des raisins de Corinthe et des pommes tapées de Mayence, et ils auraient raison. Ils sont de leur métier, comme les Franciscains sont de leur vocation. Aux uns comme aux autres, il n'en faut pas demander davantage.

* * *

Un mot des offices de la fête et de l'église où se passa le meilleur de ma journée. Il y avait beaucoup de monde, la plupart Cholos des environs, qui arrivaient tous avec leur peau de mouton pour ne pas être au-dessous des Pères Franciscains, lesquels semblent avoir chacun la sienne.

L'anci
forcenés.

ture tou
XVIIIe
dispariti

La nou
dans un g

L'orgue
pour l'édi
art.

Les sco
discrètes,
rales.

Le 16 a
Jauja. Qu
fermai dan

Je m'abs
les mission
et d'une hi
pris des no
donnant la
ciscains ava
Forêt, depu
(au nord) o
dans l'Am
des RR. PP

L'ancienne église a été brûlée en 1900 par une bande de forcenés. Il n'en reste que quelques autels de la nef, à facture tourmentée comme la plupart des vieux autels du XVIIIe siècle; ils ne me font pas regretter beaucoup la disparition des autres.

La nouvelle église, tout en pierre, est peinte à l'intérieur dans un goût pas trop mauvais.

L'orgue, de grandes dimensions, est un peu trop sonore pour l'édifice. Le Père qui en joue semble expert dans son art.

Les scolastiques, à voix mâles et pourtant contenues et discrètes, exécutèrent une messe digne des meilleures chorales.

* * *

Le 16 août, le Père Casimir partit de bon matin pour Jauja. Quant à moi, après mes exercices de piété, je m'enfermai dans ma chambre le reste de la journée.

Je m'absorbai dans la lecture des documents concernant les missions franciscaines parmi les Indiens de la *montana* et d'une histoire du couvent d'Ocopa en deux volumes. Je pris des notes et transcrivis une remarquable pièce de 1736, donnant la statistique détaillée des 57 stations que les Franciscains avaient à cette date dans l'intérieur de la Grande Forêt, depuis le pic de Comas (au sud) jusque vers le point (au nord) où les rios Huallaga et Ucayali, avant de se jeter dans l'Amazone, traversaient la fameuse mission de Mainas des RR. PP. Jésuites de Quito.

* * *

Toutes les missions franciscaines furent ruinées peu après (1740-1747), par l'insurrection du faux Inca, Santos Atahualpa, qui souleva les Indiens et obligea les Espagnols à se retrancher à Tarma et à Jauja. Ces deux villes restèrent, jusqu'à la seconde moitié du siècle dernier, les citadelles avancées de la civilisation, en face des sauvages peuplades de la forêt.

Le couvent d'Ocopa fut fondé au commencement du XVIII^e siècle (1713-1736), par le Père Francisco de San José, franciscain espagnol, qui avait déjà évangélisé le Guatemala et l'isthme de Panama, et qui voulait doter le Pérou d'une pépinière de missionnaires pour la conversion des Indiens de la *montana*. Ocopa envoya des centaines de missionnaires aux Indiens de Huallaga et de l'Ucayali; plus de soixante-dix, martyrs de la foi, tombèrent sous la hache ou les flèches des Indiens.

* * *

En vue de leur apostolat futur, les scolastiques franciscains d'Ocopa, outre l'espagnol et le latin, étudient le *quichua*, langue des Indiens de la *sierra*, parlée depuis les bords du lac Titicaca, sur la frontière de la Bolivie, jusqu'à Quito.

Quant aux langues des Indiens de la forêt, elles sont malheureusement encore fort peu connues.

Quelques missionnaires, s'appuyant sur une ordonnance de saint Turribe (mort en 1606), ont préconisé l'usage du *quichua* parmi les tribus du Huallaga et de l'Ucayali. Il y a là une confusion, ce me semble. Saint Turribe, avec cette clairvoyance que Dieu donne aux saints, avait décrété que le ministère apostolique s'exercerait en *quichua*, parce que

c'était la
eût à s'o
espagnole
décision, l
amouèche
Campas d
tribus.

Je comp
thèse, soit
grand non
restent att
ils rencont
de *Serranc*
ler leur la
immédiate

c'était la langue des Indiens de la sierra, les seuls dont on eût à s'occuper dans les premiers siècles de la conquête espagnole. Le même principe qui lui avait fait prendre cette décision, lui ferait décréter aujourd'hui qu'on prêcherait en *amouèche* aux Amouèches du Paucartambo, en *campa* aux Campas du Péréné et ainsi de suite chez toutes les autres tribus.

Je comprends, d'ailleurs, que le *quichua*, en toute hypothèse, soit fort utile aux missionnaires d'Ocopa. Outre qu'un grand nombre parmi eux ne vont pas dans la *montana* mais restent attachés au ministère parmi les Indiens de la *sierra*, ils rencontreront toujours, même dans la forêt, des familles de *Serranos* qui seront enthousiasmées de les entendre parler leur langue et se trouveront, par le fait, en communion immédiate avec eux.

(À SUIVRE)

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

ANNALES DE LA PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL

Années 1916, 1917 et 1918

A

	PAGES
<i>Afrique</i> —Au Kikouyou—Par le R. P. Rault, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Zanguebar.....	806
<i>Afrique</i> —Au milieu des Requins—Lettre du R. P. Louis Parisot, des Missions Africaines de Lyon.....	724
<i>Afrique</i> —Au pays de Linzolo (Haut Congo Français)—Par le R. P. Le Gallois, de la Congrégation du Saint-Esprit....	197
<i>Afrique</i> —Croquis Sahariens—Par le R. P. Joseph Brun, des Pères Blancs	147
<i>Afrique</i> —Dans la bouche du Niger—Chez les Sans ou Samos.—Relation du R. P. Dubernet, des Pères Blancs, missionnaire au Soudan français.....	456, 507
<i>Afrique</i> —Dans la brousse dahoméenne—Lettre du R. P. Parisot, des Missions Africaines de Lyon.....	110
<i>Afrique</i> —Excursion apostolique au Bourouli—Au coeur du continent noir—Lettre du R. P. Joseph Déry, des Pères Blancs	771
<i>Afrique</i> —Fleurs de brousse—Lettre du R. P. Rault, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire à Mangr (Zanguebar anglais).....	570

Afrique
toli
mi

Afrique
Moi
nain

Afrique
leur
du §

Afrique
Soci
neey

Afrique
Raux
gand

Afrique
de la
de Bo

Afrique
néens
Lyon,

Afrique
nent
Blancs

Amérique
Oblat
tolique

Amérique
le R. P.
Esprit

Asie—A t
des Mis

Asie—A tr
Lettre é
du Kiar

Afrique—Le catholicisme à Madagascar—Une tournée apostolique dans le district de Faratsio.—Par le R. P. Dantin, missionnaire de la Salette, préfet apostolique de Bétafo 575

Afrique—Scènes de la vie de mission, au Soudan français.—Moriba et Malinfa—Récit du R. P. Dauban, des Missionnaires d'Afrique (d'Alger)..... 440

Afrique—Scènes de la vie de mission—Une histoire de cambrioleurs—Lettre du R. P. Louis Bernhard, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Zanguebar..... 528

Afrique—Un ami véritable—Lettre du R. P. Rossillon, de la Société des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, vicaire-général de Vizagapatam..... 449

Afrique—Un ouvrier de la onzième heure—Lettre du R. P. Raux, des Pères Blancs, missionnaire à Naddangira (Ouganda) 478

Afrique—Une histoire de cloches—Par le R. P. Joseph Lacas, de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de Bourouadou (Kissi) 558

Afrique—Une guérison merveilleuse chez les nègres dahoméens—Lettre du R. P. Baril, des Missions Africaines de Lyon, missionnaire au Dahomey..... 630

Afrique—Un visiteur indésirable—Scènes de la vie au continent noir—Lettre du R. P. René Lefebvre, des Pères Blancs, missionnaire dans l'Ouganda..... 826

Amérique—Chez les Esquimaux—Lettre du R. P. Turquetil, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire du vicariat apostolique de Keewatin (Canada)..... 592

Amérique—Une visite à la Cordillère des Andes (Pérou)—Par le R. P. Philippe Kieffer, de la Congrégation du Saint-Esprit (à suivre)..... 642, 730, 830

Asie—A travers le Laos—Par un missionnaire de la Société des Missions Etrangères de Paris (suite et fin)..... 22

Asie—A travers le Kiang-Si—De Yao-Tehow Kien-Tchang—Lettre de Mgr Clerc-Renaud, lazariste, vicaire apostolique du Kiang-Si oriental (Chine)..... 499

FOI

L

PAGES

806

724

197

147

507

110

771

570

	PAGES
<i>Asie</i> —Au pays des Lamas (Thibet)—Un voyage mouvementé —Par la Rvde Mère Marie de Saint-Zacharie, des Mission- naires de Marie au Thibet	699
<i>Asie</i> —En pays d'héroïsme—Lettre de M. Joseph Depaulis, des Missions Etrangères de Paris.....	608
<i>Asie</i> —En tournée d'administration au pays du calme matin —Par M. Cadars, des Missions Etrangères de Paris, mis- sionnaire au Tai-Kou (Corée).....	274, 315
<i>Asie</i> —Fleur des bois ou les mésaventures d'une fiancée chi- noise—Par M. Georges Thiollière, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire du vicariat apostolique de Swatow.	344
<i>Asie</i> —L'Évangile au Loui-Tchéou—Lettre du R. P. Jean- Joseph Rossillon, des Missions Etrangères de Paris, mis- sionnaire au Kouang-Tchéou-Van (Chine).....	763
<i>Asie</i> —L'Évangile au pays des Rajahs et des Parias—Lettre du R. P. Rossillon, de la Congrégation de Saint-François- de-Sales d'Annecy, vicaire général de Vizagapatam.....	603
<i>Asie</i> —L'Unique Merveille de la Mongolie—La grande forêt impériale—Relation du R. P. Oscar Conard, de la Congrè- gation Belge de Scheut, missionnaire en Mongolie.....	536
<i>Asie</i> —La cabane de la miséricorde—Scènes de la vie hindoue —Relation du R. P. Camisa, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Mangalore.....	483
<i>Asie</i> —Les rajahs Hindous et l'Évangile—Par le R. P. Rossil- lon, de la Congrégation de Saint-François-de-Sales d'Anne- cy, vicaire-général du diocèse de Vizagapatam (Hindous- tan)	411
<i>Asie</i> —Les sacrifices sanglants dans l'Inde—Par Mgr Chapius, des Missions Etrangères de Paris, évêque de Kumbako- nam	237
<i>Asie</i> —Lettre du Père Péloquin, franciscain, parti de Montréal pour la Chine en juillet 1915.....	195
<i>Asie</i> —Lettre d'une religieuse missionnaire de l'Immaculée- Conception en Chine à Mgr l'archevêque de Montréal....	16

ES	<i>Asie</i> —Le catholicisme au Japon—A propos d'un cinquante-	
99	naire, 1865-1915.—Par M. L. Gracy, des Missions Etrangères	
	de Paris, missionnaire du diocèse de Nagasaki....	71, 127
05	<i>Asie</i> —Missionnaires canadiennes en Chine—Les Soeurs de	
	l'Immaculée-Conception	304
15	<i>Asie</i> —Progrès du Catholicisme au Japon :	
	I Diocèse de Tokio—Lettre de Mgr Rey, archevêque....	387
44	II Diocèse de Nagasaki—Lettre de Mgr Combaz, évêque.	392
	III Diocèse d'Osaka—Lettre de Mgr Chatron, évêque.....	399
	IV Diocèse d'Hakodaté—Lettre de Mgr Berlioz, évêque...	407
53	<i>Asie</i> —Quand les Ames sont blanches—Lettre du R. P. Rossillon,	
	de la Congrégation de Saint-François-de-Sales d'An-	
03	necey, vicaire général de Vizagapatam.....	637
	<i>Asie</i> —Religieuses missionnaires en tournée de baptêmes—	
	Lettre de Soeur Germaine, catéchiste, missionnaire de	
36	Marie-Immaculée	801
	<i>Asie</i> —Scènes de la vie de mission en Mongolie—Lettre du	
	R. P. Oscar Conard, de la Congrégation Belge du Coeur	
33	Immaculée de Marie, missionnaire en Mongolie orientale	781
	<i>Asie</i> —Scènes de la vie Mongole—Par le R. P. Albert Botty,	
	ancien supérieur général de la Congrégation Belge du	
11	Coeur Immaculée de Marie, de Scheut-les-Bruxelles, mis-	
	sionnaire en Mongolie orientale.....	371, 422
	<i>Asie</i> —Scènes de la vie Hindoue—Un terrible quart d'heure—	
	Lettre du R. P. Rossillon, de la Société de Saint-François-	
37	de-Sales d'Ancecy, vicaire général de Vizagapatam.....	550
	<i>Asie</i> —Un bon larron—Par le R. P. L. Gain, de la Compagnie	
	de Jésus, missionnaire au Kiang-Nan.....	99
35	<i>Asie</i> —Une mission en alarmes—Lettre du R. P. Louis Lempe-	
	reur, de la Congrégation du Saint-Esprit.....	664
16	<i>Asie</i> —Voyage dans le Haut Godavéry (Inde centrale)—Par	
	le R. P. Vittoz, de la Congrégation de Saint-François-de-	
	Sales d'Ancecy, missionnaire du diocèse de Vizagapa-	
	tam	174, 255

C

PAGES

<i>Comptes-rendus</i> —Archidiocèse de Québec.....	3, 291, 579
— Diocèse de Montréal.....	8, 296, 584
— — des Trois-Rivières	11, 299, 587
— — de Saint-Hyacinthe.....	12, 300, 588
— — de Valleyfield	14, 302, 590
— — de Joliette	15, 303, 591

E

<i>Europe</i> —Autour de la guerre en France—Carnet de route d'un aumônier	90
---	----

O

<i>Océanie</i> —Croquis Fidjiens—Chez les princes de la misère— La léproserie de Makongai—Lettre de Soeur Marie-Suzanne du Tiers-Ordre Régulier de Marie.....	669
<i>Océanie-Europe</i> —Douze mille milles en soixante jours de navigation— De Tahiti en Europe, par Makaléa, le Cap Horn, Montevideo et le Cap Vert— Relation de voyage du R. P. Clément Tourvieille, de la Congrégation des Sacrés-Coeurs, missionnaire à Tahiti.....	50